

LAURÉATS

DU CONCOURS DE NOUVELLES

DU BLANC-MESNIL 2021

DES SUPER-POUVOIRS, SUPER,

MAIS POUR QUOI FAIRE ?



Prix du Blanc-Mesnil
pour le département de la Seine-Saint-Denis

Catégorie Jeunes

La petite fille aux yeux d'ébène

Une nouvelle de Bulle Lagier

1^{er} prix

Elle est dans une salle avec vingt-cinq autres camarades d'environ son âge et une autre grande personne plus vieille avec de petites lunettes rondes qui les fixent, épiant le moindre geste, la moindre parole. Cette personne, c'est Monsieur Pellarin, leur professeur de philosophie. Elle se trouve les yeux dans le vague réfléchissant au sujet, la copie sur sa table est toujours aussi blanche qu'il y a une demi-heure. Combien de temps lui reste-t-il ? Elle regarde sa montre puis l'horloge fixée au-dessus du tableau où il y a, en petites lettres soigneusement inscrites, le sujet du jour. Elle a un problème : sa montre, offerte par son meilleur ami pour son anniversaire et l'horloge au-dessus du tableau, qui est là depuis toujours - enfin toujours pour elle c'est seulement trois ans - n'indiquent pas la même heure... Qui croire ? Sa montre ou bien l'horloge... ? Son bracelet ou la pendule ronde... ? Elle est sur le point de s'endormir quand son regard tombe sur le poignet de Monsieur Pellarin. Il porte un magnifique spécimen. Un peu gros certes mais très beau. Plaqué or, on dirait. Elle brille de mille feux. On dirait que des diamants sont incrustés dans la monture. Elle doit être très lourde. Elle lève la main pour demander la parole toujours fascinée par la montre de compétition que son professeur porte avec élégance. Il tourne ses yeux perçants sur sa personne. Il l'observe de haut en bas avant de daigner lui donner la parole d'une petite voix aigre. Elle lui demande l'heure, hésitante, il met encore quelques instants avant de lui répondre de sa voix grinçante. Cet instant semble durer des heures, c'est à se demander s'il l'a entendue. Elle ouvre une seconde fois la bouche pour pouvoir reformuler sa question mais le « Monsieur » qu'elle s'apprêtait à prononcer meurt dans sa gorge quand il hoche la tête, regarde sa montre, et, dit... « 11h02 » d'une voix presque inaudible et au reste de la classe « Il vous reste environ une heure avant la fin de l'épreuve ». Elle soupire bruyamment, elle a moins d'une heure pour noircir une copie double, voire plus, de réflexions autour du sujet. Elle n'a jamais été très forte en philosophie, des notes médiocres durant toute l'année, un professeur qui la déteste et sans doute un bac blanc catastrophique vu comme cela se présente. Elle est entrée dans cette salle avec ses camarades à 8h pétantes avec l'espoir de pouvoir réussir, espoir qui s'est anéanti en lisant le sujet de l'épreuve. Il est maintenant environ 11h10. Il faut absolument qu'elle puisse gratter au moins une page afin de ne pas voir, quand le professeur lui rendra sa copie, un petit zéro en rouge soigneusement tracé. Aucune citation de grands philosophes ne lui vient à l'esprit. C'est à se demander si ce thème a été abordé. Elle regarde ses camarades discrètement, tous sont en train d'écrire comme si leurs vies en dépendaient.

Ils sont presque avachis sur leurs copies. On verrait de la fumée sortir de leurs oreilles que cela ne choquerait personne... Tiens, son regard est maintenant attiré par le bras de l'un de ses amis, Chan. Il semble s'être fait un nouveau tatouage pendant le week-end. Il ne lui en a pas parlé, elle est intriguée. Elle a d'abord du mal à distinguer ce qu'il représente mais après quelques secondes d'examen minutieux elle reconnaît le motif. C'est un triangle entrelacé dans un cœur avec en dessous inscrit une phrase en japonais qu'elle ne sait pas lire. Elle songe ensuite à se faire elle-même tatouer. Quelques minutes après, elle est toujours assise, droite comme un piquet en train de déprimer devant une feuille où elle n'a même pas encore inscrit son nom et son prénom. Elle note alors en cursives bien formées « Park Lisa ». C'est déjà cela de fait. Ne sachant pas quoi faire de plus, elle tombe dans la contemplation des lignes de la feuille, comme si elle allait trouver la réponse dans les interlignes de celle-ci. La voix de l'enseignant la tire de ses pensées, il reste 30 minutes. Elle commence vraiment à perdre confiance. Elle relit pour la énième fois le titre de leur dissertation. Un pouvoir... Lequel ? Pour quoi faire ? A quoi pourrait-il lui servir ? Aider les gens ? Parler aux animaux ? Pouvoir se téléporter ? Se transformer en ce qu'elle veut ? Devrait-elle dire que les super-héros sont toujours au départ des personnes différentes avec plus de sensibilité, une situation familiale délicate, de la compassion... Qu'ils n'ont jamais voulu de leur pouvoir qui leur a été imposé... Non, elle ne devrait peut-être pas dire ça. Devrait-elle parler de leurs costumes ? Devrait-elle dire qu'ils se cachent derrière ou bien qu'ils se démarquent avec ? Leurs costumes ont souvent un rapport avec leurs super-pouvoirs, par exemple Spiderman porte un costume qui le fait ressembler à une araignée... Elle en a marre... Elle met sa tête dans ses bras et réfléchit. Un petit bruit aigu vient lui chatouiller les tympans, encore un acouphène, ça lui arrive vraiment souvent en ces temps-ci. Elle a maintenant l'impression que sa tête est enfermée dans un étau qui se resserre petit à petit. Elle sent le sang pulser à ses oreilles. Elle sent un liquide poisseux sortir de ses narines, c'est sans doute du sang mais elle n'a pas envie de l'affirmer en s'essuyant le nez. Ses reins la torturent. Ses paupières brûlent. Sa tête tourne. Elle n'ose pas ouvrir les yeux mais elle imagine très bien les étoiles qu'elle verrait en le faisant. Elle tremble. Elle a les mains moites. Elle est ensuite prise d'un haut le cœur. Elle a de plus en plus de mal à respirer normalement. Elle ouvre les yeux mais elle les referme aussitôt. Elle essaie de se lever mais le sol se dérobe sous ses pieds et elle tombe mollement sur le sol. Elle n'entend plus rien seulement les battements affolés de son cœur. Elle a froid... Elle a chaud... Elle a peur...

Quand je rouvre les yeux, je suis encore dans cette salle blanche insupportable dans laquelle je suis depuis presque un an. La perfusion posée hier est toujours là. Je passe mes mains sur mon visage et je remarque que j'ai encore pleuré. Tous les matins, ces larmes se retrouvent sur mon visage car toutes les nuits je rêve... Je rêve de cette journée, celle qui a détruit ma vie. Laissez-moi vous expliquer : il y a

environ un an quand j'étais encore au lycée, un jour d'épreuve du bac blanc en philosophie, j'ai fait un gros malaise. Et on m'a découvert une maladie incurable. Depuis je me coltine les perfusions et les injections de produits des plus louches. Personne ne sait ce que j'ai. Plusieurs scientifiques, grands docteurs sont venus m'examiner mais en vain. La seule chose sur laquelle tous, je dis bien tous, sont d'accord c'est que j'y succomberai. Mes parents, à cette nouvelle, refusèrent tout d'abord d'y croire mais au fur et à mesure des consultations et des bilans négatifs, ils finirent par se rendre compte que je risquais bel et bien ma vie. Leur réflexe fut de m'éloigner de ma petite sœur de cinq ans pour qu'elle soit le moins possible concernée et accablée par ce qui allait sans doute m'arriver dans un futur prochain. Je leur en suis reconnaissante mais cela va bientôt faire un an que je ne l'ai pas vue. Elle me manque terriblement, son petit sourire avec ses petites dents qui à l'époque n'avait pas encore fini de pousser. Son petit rire coquin qui résonnait dans la maison et réchauffait le cœur de tout le monde. Ses petits doigts tout potelés que je prenais dans mes mains quand elle avait peur de l'orage. Et ses yeux noirs comme l'ébène, si noirs que l'on pouvait se perdre dedans.

Demain nous sommes le 11 février, je vais donc passer mon dix-septième anniversaire, seule, mes parents n'ayant pas le droit de venir me voir, dans cette salle qui, après tant de temps passé dedans, m'est insupportable. J'entends l'infirmière qui vient probablement vérifier ma tension et mon rythme cardiaque et qui m'apporte aussi mon petit-déjeuner. Ce qu'on dit sur la nourriture dans les hôpitaux est vrai, elle est immonde. Mais après avoir passé quasiment 365 jours à la manger, on s'y habitue et à la longue on la trouve presque bonne, croyez-moi je commence à avoir de l'expérience en la matière. Je me mets à divaguer... En me réveillant, je vois quelques têtes inquiètes en train de m'observer. Je reconnais le médecin qui s'occupe principalement de moi et deux, trois infirmières. Je remarque que l'on m'a mis un masque respiratoire, je veux l'enlever, il me gêne. Je fais part de cette volonté aux infirmières car je n'arrive plus à bouger mes bras. Mais elles me répondent par la négative, si je l'enlève je risque de mourir, je suis tombée en insuffisance respiratoire durant mon sommeil. Le personnel parti, je me retrouve seule dans la pièce. Je regarde l'heure, il est 23h52 dans huit minutes, j'ai 17 ans, et personne ne sera là pour me le souhaiter. Je suis sûr que même les infirmières l'auront oublié si jamais un jour elles l'avaient su. Je regarde une deuxième fois l'heure, plus que cinq minutes. Je me souviens, les couettes lui allaient très bien. L'année dernière, elle m'avait offert un collier qu'elle avait confectionné spécialement pour moi. Je me souviens de la dernière fois où l'on s'est vu, je ne lui avais même pas dit je t'aime. Des larmes de tristesse, de regret, de colère coulent et abondent le long de mes joues amaigries. Je regarde le plafond toujours aussi blanc et pour la première fois je suis contente de l'observer ainsi. J'ai pris ma décision... Je lève mon bras pantelant, la première fois est un échec mais je recommence avec plus de volonté et j'y arrive. Ma main se pose sur mon masque, je serre ma poigne autour de celui-ci. Je regarde l'heure, minuit, j'ai 17 ans. J'enlève mon masque et prononce une

dernière fois le nom de ma sœur avant que ma vue se trouble. J'enlève mon masque et prononce une dernière fois le nom de ma sœur avant que ma vue se trouble. J'enlève mon masque et prononce une dernière fois le nom de ma sœur avant que ma vue se trouble. J'enlève mon masque et prononce une dernière fois le nom de ma sœur avant que ma vue se troub...

Je tombe dans les bras de Morphée, le livre posé sur ma poitrine à la dernière page où est inscrit en petites lettres imprimées, FIN. Mes paupières qui me faisaient souffrir sont maintenant au repos. Mon réveil est réglé à 6h45, je l'ai vérifié avant de me mettre au lit. Mon sac est prêt avec tous mes cahiers rangés dans l'ordre de mes cours ainsi que mes vêtements pour demain. Moi, si j'avais un super-pouvoir, je m'en servais pour que tout le monde puisse dire je t'aime aux personnes qui leur sont chères...

Un anniversaire original

Une nouvelle de Pomme Lagier

2^e prix

L'incendie se propage... Les gens crient... Je sens mon sang battre mes tempes... Il faut agir ! C'est alors que je m'élanche du toit où je m'étais perché. Une vague de chaleur me prend au visage mais je ne faiblis pas... Je crée une immense boule d'eau avec mes mains et je l'envoie sur l'immeuble enflammé. Le feu grésille... Il s'éteint... Les secours arrivent enfin mais personne ne sait qui a éteint l'incendie et c'est très bien ainsi. Je rentre chez moi en me demandant comment justifier mon absence à mon père. Je regarde ma montre : minuit et dix minutes. Mince j'ai un devoir de Géo à faire. J'arrive dans ma rue, devant ma maison, sur le palier de ma porte... Et puis zut je me ravise et je passe par la fenêtre de ma chambre. Pas un bruit dans la maison...

Je m'appelle Mark, j'ai quatorze ans et je suis différent car j'ai deux vies : ma vie d'ado normale et celle que je ne saurais qualifier que de bizarre...J'ai un jour rencontré un chamane qui m'a transmis ses pouvoirs... Non je rigole, J'ai bel et bien des pouvoirs mais je n'ai jamais rencontré de chamane (même si j'aimerais bien). J'ai découvert mon premier pouvoir à l'âge de douze ans et je m'en souviendrai toujours de ce jour-là : j'étais tellement fâché que j'avais fait exploser l'ampoule de ma chambre et j'en avais parlé secrètement à ma grand-mère. Chaque année, le jour de mon anniversaire, j'en découvre un autre. J'en ai en tout et pour tout trois : créer des boules d'eau et de feu avec mes mains, je peux me transformer en, tenez-vous bien, taille crayon... Je blague, je peux me transformer en ce que je veux et je peux aussi contrôler l'électricité. Demain, le premier septembre j'aurai quinze ans, donc je découvrirai mon quatrième pouvoir. Si je suis content ? Pas vraiment car je ne sais pas ce que je vais en faire... Mes pouvoirs ne me servent à rien du tout.

Le premier septembre

Mes yeux s'ouvrent. Je sens les rayons du soleil danser sur mon front. Je me pose des questions sur le rêve que je viens de faire. Je n'y pense plus et un sentiment de bonheur se répand en moi. Je reste

encore un peu au chaud sous ma couette puis je me lève me promets-je en moi-même. Mon père déboule dans ma chambre tout sourire.

«- Maman sors de l'hôpital dans une semaine ! me cria-t-il. Au fait c'est pas ton anniversaire aujourd'hui ?

- Si, je lui réponds en soupirant.

- Mince, et si on mangeait au resto ce midi ? Italien ? Japonais ? Indiens ? Chinois ?

- Chinois. Et ce soir on mange chez Mamie.

- Ok. »

Il s'affaire dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner. Je fonce sous la douche. Je me demande quel pouvoir je vais découvrir. Mais la chaleur de l'eau me monte à la tête et je m'endors...

L'incendie se propage... Les gens crient... Je sens mon sang battre mes tempes...

«- Mark, Maaaaark ! Viens manger ! », me crie mon père de la cuisine.

Je me réveille en sursautant. Je coupe l'eau, j'enfile un peignoir et je rejoins mon père dans la salle à manger. Il me sert des yeux brouillés. C'était une blague. Il me sert des œufs brouillés avec du bacon. La matinée passe vite et de la salle à manger je me retrouve dans notre voiture en direction du restaurant Chinois de notre quartier. Pendant le trajet je m'endors...

L'incendie se propage...Les gens crient...Je sens mon sang battre mes tempes... Il faut agir ! C'est alors que je m'élançe...

«- Mark, on est arrivés ! me dit doucement mon père en me secouant gentiment.

- Hmmm...»

Je sors de la voiture et entre dans le restaurant. On s'assoit à une table pour deux et un serveur vient prendre notre commande.

«- Une soupe aux raviolis de porc chinois s'il vous plaît. Dis-je.

- Et une soupe au canard laqué pour moi.

- Vous prendrez des boissons ?, demande le serveur.

- Un thé au Jasmin, merci », dis-je en adressant un clin d'œil à mon père.

Plus tard

«- Bonjour Mamie !, dis-je excité comme un enfant de quatre ans devant ses cadeaux de Noël.

- Bonjour Mark !, dit-elle. Où est ton père ?

- Il se gare.

- Et ton quatrième pouvoir ?, chuchota-t-elle précipitamment.

- Je fais un rêve toujours le même et il me semble réel.

- Tu fais peut-être des rêves prémonitoires, j'ai déjà vécu ce genre d'expérience. Et qui es-tu dans ce rêve ?

- Moi-même.

- Bon changeons de sujet. J'ai une surprise pour toi ! Elle me lance un clin d'œil. Joyeux anniversaire !, dit-t-elle me tendant un paquet cadeau.

- Un costume de super héros ?!, dis-je en sortant le costume de l'emballage étonné mais content.

- Oui ! Nouveau clin d'œil.

- Je suis rentré !, dit mon père dans le hall d'entrée.

- Alors à table, dit Mamie. J'ai fait des frites de patates douces avec du steak tartare.

- Miam ! », s'écrie mon père.

Pendant le repas quelque chose me préoccupe, me titille mais je n'y prête pas attention et je déguste le repas de ma grand-mère.

Une heure plus tard à la maison

« - Papa allume la radio s'il te plaît.

- D'accord.

- Un immeuble de 20 étages a pris feu ce soir à 22 heures en banlieue Parisienne plus exactement à Drancy au rondpoint des tulipes...crachote la radio.

- Mince alors ! crie mon père. C'est à deux pas de chez nous !

- Euhhh... Papa je dois faire quelques courses, j'y vais !

- Mais attend il est vingt-trois heures...»

Trop tard je suis déjà dehors avec à la main le cadeau de Mamie. J'enfile mon costume vite fait. Je cours vers l'incendie. J'arrive, je monte sur le toit d'un bâtiment qui surplombe l'immeuble en feu.

L'incendie se propage...Les gens crient...Je sens mon sang battre mes tempes...

Prix du Blanc-Mesnil
pour le département de la Seine-Saint-Denis

Catégorie Adultes

Une malédiction

Une nouvelle de Yolaine Berger

1^{er} prix

A l'heure où le soleil dort encore, dans un petit village nommé Darlune, nous pouvions apercevoir une petite chaumière chaleureuse, elle avait des marches en pierres, tassées par des années de passage, un toit légèrement difforme et deux fenêtres rondes d'où l'on pouvait entrevoir quelque chose de merveilleux : la naissance du dernier enfant des Scott. À l'intérieur tout semblait normal, le docteur Chevallier était venu pour s'assurer du bon déroulement de l'opération mais aucun cri de douleur ne se faisait entendre et pour cause, la patiente Leslie avait une maladie ou plutôt, comme dirait le reste de la famille, un super pouvoir. Elle était atteinte de ce qu'on appelle l'analgésie congénitale. Pour être plus explicite, elle ne ressentait pas la douleur, utile mais très dangereux car elle devait aller voir le docteur tous les mois pour s'assurer qu'elle n'avait rien de cassé ou de fracturé. Mais même sans douleur un accouchement peut être long. Le docteur et le père trouvaient dans le thé vert un adjuvant, avec une pointe de miel, bien utile contre le sommeil. Une heure plus tard, la petite Clara venait au monde. Ils remercièrent le docteur qui, même exténué, allait bientôt commencer sa journée de travail, et partirent chercher le reste de la famille qui n'était pas convié à l'accouchement.

C'était une famille spéciale car hormis la maman qui avait un « faux » pouvoir, le reste en avait réellement, certes pas toujours très intéressant ou utile, mais dans la vraie vie on ne choisit pas son pouvoir. Ron, le père, pouvait transformer l'eau en glace. À leur premier rendez-vous, il était persuadé que Leslie avait aussi des pouvoirs car à plusieurs reprises il l'avait vu tenir des objets brûlants ou se prendre des coups sans souffrir. Mais lorsqu'il lui a montré le sien et qu'il perçut son ébahissement, il comprit sa terrible erreur. Heureusement elle était très ouverte d'esprit et elle lui promit de ne jamais révéler son secret. Mais son pouvoir avait des limites, il ne pouvait pas geler de grandes surfaces, il pouvait au maximum geler l'eau d'une baignoire, donc pour être honnête, au grand dam de ses enfants, impossible pour lui de métamorphoser un lac en une patinoire.

Les enfants descendirent en trombe. Le premier était Adrien du haut de ses six ans, il était l'aîné, il avait un pouvoir que très peu de gens auraient envié : il pouvait faire apparaître des pizzas hawaïennes. Autant vous dire qu'il n'était pas très sollicité, mais il avait appris à aimer ça. Il était suivi de près par Rosa, quatre ans. Son pouvoir était déjà un peu plus intéressant : elle pouvait déplacer des objets, mais, seulement ceux qui se trouvaient dans un périmètre de trois mètres autour d'elle. Ce qui pouvait quand

même être bien appréciable pour récupérer la télécommande ou éteindre la lumière quand on est bien installé dans son lit douillet. Et pour finir Tony, le grand-père qui n'avait plus d'âge maintenant, qui descendit les marches nonchalamment. Il pouvait interagir sur la vie des fleurs, celle qu'il préférait par-dessus toutes était la Passiflore. Il l'a trouvait somptueuse et trop peu appréciée à sa juste valeur ; c'est de là que venait son surnom Papiflore.

Tout le monde était autour de la petite Clara. Ils étaient curieux de connaître son pouvoir. C'est la raison pour laquelle elle accouchait en toute discrétion, et congédiait vite les personnes qui ne faisaient pas partie de la cellule familiale, car nul ne savait quand le pouvoir allait se manifester et si ce dernier était dangereux ou non.

Une dizaine d'années plus tard, toute la petite famille se portait pour le mieux. Cependant, Clara n'avait toujours eu aucune manifestation de pouvoir, et cela commençait fortement à l'inquiéter. Ses parents s'étaient dit qu'elle n'avait peut-être aucun pouvoir, mais cette hypothèse était inimaginable pour les trois enfants. Il y a bien eu le cas de l'oncle Phil : ils avaient découvert son pouvoir à l'âge de trente-deux ans et ce n'était pas glorieux puisqu'il avait une incroyable force, mais seulement lorsqu'il dormait. C'est notre tante qui l'avait appris à ses dépens.

Hormis tout ça, la vie était belle et simple. Papiflore tenait une boutique de fleurs qui sentaient considérablement bon. Il l'avait construite autour d'un vieux chêne, des passiflores encadraient chaque fenêtre et des tournesols étaient plantés à l'entrée. Les trois enfants y passaient tout leur temps, c'était comme un jardin géant où les saisons n'avaient aucun impact. Il y avait des papillons à profusion et d'autres insectes moins jolis, mais il ne voulait ni les enlever ni qu'on leur fasse du mal, d'après lui c'était aussi leur maison. Il faisait souvent des origamis en forme de fleurs qu'il offrait à qui les voulait. Personne n'arrivait à les faire aussi bien que lui, ce qui le rendait plutôt fier.

Mais le temps passa et il se faisait de plus en plus vieux. Il avait arrêté les origamis et allait de moins en moins bien. On le constatait facilement car lorsqu'il était malade ou maussade, les fleurs changeaient, elles perdaient parfois de leurs couleurs, d'autre fois elles n'avaient plus d'odeur. Cette fois-ci les fleurs fanaient une par une, ce qui n'était encore jamais arrivé auparavant. Pour lui chaque jour était plus dur que le précédent, son dos se courbait, ses os craquaient, ses mains tremblaient, et les fleurs fanaient perpétuellement, seul son sourire restait intact. Plus personne n'allait dans sa boutique, lui n'en avait plus la force et les autres n'en avaient plus le cœur. Un matin Ron s'y était rendu pour la nettoyer, et quand il y pénétra ce fut un bouleversement. Tout était morne, les fleurs n'avaient plus la force de se tenir droite, les papillons avaient disparu, la salle était sombre et sinistre, seules les passiflores étaient intactes. Dans ce lieu sans vie, leur couleur mauve éclatait aux yeux tels un rayon de lune dans une nuit noire, elles étaient « somptueuses ».

C'était le jour de l'anniversaire de Clara, elle venait d'avoir vingt-cinq ans, Papiflore qui sortait rarement de son lit vint fêter ce beau jour avec eux. Les enfants le voyaient depuis quatre ans toujours allongé, et ils furent ébranlés par cette vision : il marchait péniblement avec une canne jusqu'à eux, il avait perdu au moins dix centimètres, ses mains tremblaient et il pouvait à peine soulever ses pieds, mais il gardait toujours son large sourire. Il ne voulait pas d'aide et avec beaucoup de persévérance il arriva à les rejoindre. Une fois Papiflore assis tout se passa bien, leur mère avait fait une délicieuse charlotte aux fraises et leur père ramenait les cadeaux. Quand le gâteau fut mangé, et les cadeaux ouverts, Clara alla embrasser tout le monde. En arrivant à côté de Papiflore, il lui prit la main et sortit maladroitement un petit bout de papier de sa poche :

« - Voilà pour toi ma petite fleur, j'espère qu'elle te plaira ! Dit-il en souriant

Elle l'examina un instant. C'était un petit origami un peu froissé et déchiré, son cœur se serra, il avait dû passer tellement de temps sur cette œuvre, elle savait qu'il n'en faisait plus depuis plusieurs années. C'était définitivement son plus beau cadeau.

- Quelle est cette fleur ? Tu ne nous en as jamais faite des comme ça. Lança Rosa
- Effectivement, c'est une immortelle, elle est assez complexe, c'est pour cela que je ne m'étais jamais aventuré là-dedans, de peur de ne pas la réussir, mais avec mon vieil âge j'ai une bonne excuse si elle n'est pas parfaite.
- Moi je la trouve merveilleuse Papiflore, merci beaucoup ! Déclara Clara »

Elle le prit dans ses bras, il essaya de la serrer contre lui mais en vain. Il réussit laborieusement à poser ses bras autour d'elle. Cela suffisait à Clara pour éprouver un sentiment d'euphorie.

Le lendemain Papiflore ne se réveilla pas et les passiflores de la boutique fanèrent.

Une trentaine d'années plus tard, ils avaient tous leur petite famille et avaient déménagé chacun de leur côté. Adrien avait deux enfants, Rosa trois et Clara un seul. Aucun n'avait de pouvoir particulièrement intéressant, nous étions loin des super héros des films. Ils utilisaient leur pouvoir pour leurs propres intérêts. De toute manière, qui aurait voulu connaître la météo trente-trois secondes en avance ou voir quelqu'un faire danser des hamsters russes ? Donc ils continuaient leur petite vie chacun de leur côté en se voyant à de rares occasions.

Leurs parents perdirent la vie un mardi dans un tragique accident de bus. Leur père avait quatre-vingt-trois ans et leur mère Quatre-vingt-six ans. Le chauffeur en essayant d'éviter un cerf avait précipité son bus dans le ravin. Ils n'ont pas souffert et sont morts sur le coup. L'enterrement fut modeste et discret à l'image de Leslie et Ron Scott. Quand la cérémonie fut terminée, ils se retrouvèrent en petit comité.

Tony, l'un des enfants de Rosa, releva quelque chose qui le turlupinaït depuis quelques temps.

« - Dit moi tante Clara, pourquoi tu as toujours le même visage ?

- Mais c'est normal mon chéri, pourquoi elle en changerait ? S'esclaffa Rosa
- Ce n'est pas ce que je voulais dire, regarde, *il sortit une photo de sa poche* c'est une photo de vous trois, et dessus elle avait trente ans. Regarde là, elle a cinquante-cinq ans et elle est exactement pareil, pas une ride, rien. »

Ils regardèrent tous successivement la photo puis Clara. Ils se regardèrent les yeux ronds. Ils n'y avaient jamais fait attention, même pas son mari. Clara elle-même fut étonnée.

« - Et si son pouvoir était de ne jamais vieillir ? reprit Tony.

- Avoir l'air jeune toute ma vie ? Ça me plairait comme pouvoir, répondit Clara enjouée.
- C'est toujours plus utile que faire apparaître des pizzas hawaïennes, répliqua la femme d'Adrien »

Ils finirent ce repas en relatant leur jeunesse et en plaisantant, les enfants s'amusaient avec leur petit pouvoir. Si Tony avait raison, Clara avait enfin un pouvoir ! Elle était tellement chanceuse, ne jamais vieillir, n'est-ce pas là ce que tout le monde souhaiterait ?

Les années défilèrent, les petits-enfants et arrière-petits-enfants naissaient, et voilà, Clara à cent treize ans, elle avait déjà compris que son pouvoir n'était pas seulement de paraître jeune, mais aussi de le rester. Elle était immortelle.

Cela faisait déjà quelques années qu'elle avait enterré Adrien, Rosa et son cher et tendre mari, ainsi que quelques cousins et neveux. Mais ce jour-là était incontestablement le plus effroyable enterrement qu'elle n'avait jamais eu à vivre : celui de son enfant. A ce moment-là, elle maudit de tout son être son pouvoir. Elle hurlait, pleurait désespérément sur la tombe de son bébé, elle poussait des cris horribles et bouleversants. Hormis la famille, personne d'autre ne comprenait un tel déchirement. Pour eux elle n'avait seulement qu'une trentaine d'années : qui pouvait être pour elle ce vieil homme qu'on enterre et qu'elle chérissait tant ? Elle resta là, pleurant et ignorant chaque personne qui venait la voir. Ils partirent tous subrepticement pendant qu'elle se déchirait le cœur. Si elle avait pu, elle serait sans aucun doute morte de chagrin.

Ce soir-là elle rentra seule chez elle, elle vivait depuis quelques années avec son fils pour pouvoir s'occuper de lui. Elle était si fatiguée de perdre ses proches sans jamais pouvoir les rejoindre, la mort était un luxe qu'elle n'aurait jamais. Elle décida que c'en était trop, dorénavant elle ne verrait plus

jamais personne, son cœur avait bien assez souffert. Elle prit quelques vêtements, un livre où elle notait sa vie pour ne rien oublier, une petite boîte qu'elle aimait plus que tout et retourna à Darlune. Cela faisait des décennies qu'elle n'y avait pas mis les pieds. En y pénétrant elle ne reconnut pas tout de suite son village natal, tout semblait plus petit, moins chaleureux. Elle alla dans son ancienne chaumière, mais sans grand étonnement elle s'était écroulée. Elle partit voir la boutique de fleurs et constata avec surprise que personne ne l'avait touché. L'endroit était délabré mais le grand chêne était toujours debout. Cependant elle savait que rester là n'était pas une bonne idée, une femme qui ne vieillit pas, dans un petit village, c'est vite repéré. Elle monta sur une montagne qu'elle avait l'habitude d'escalader avec Adrien et Rosa. Elle avait sur son flanc une petite grotte d'où on pouvait admirer le grand chêne. Elle vécut ainsi pendant des années, cela faisait longtemps qu'elle avait arrêté de boire et manger, elle n'arrivait même plus à pleurer. Elle passait ses journées à broyer du noir et à pester contre son pouvoir qu'elle aurait préféré ne jamais avoir.

Un beau jour, un jeune homme du nom de Mike entra dans la grotte. Il vit là une jeune femme de trente ans, elle était amaigrie, sale et horifiante, mais jeune et en bonne santé, il n'en croyait pas ses yeux. Il avait pu la trouver grâce à un ancêtre qui avait le pouvoir de localiser des personnes. Il avait espéré qu'elle y serait toujours des années plus tard. De génération en génération ils parlaient de mamie Clara qui était immortelle. Personne ne l'enviait et personne ne savait quoi faire pour elle. Mike, lui, le savait. Il commença à discuter avec elle, mais elle semblait avoir perdu toute humanité, elle était recroquevillée dans un coin et ne faisait que grogner en serrant une petite boîte contre elle. Il lui dit calmement dans les yeux qu'il pouvait l'aider. Stupéfiée, elle sourit en le regardant pleine d'espoir, elle n'avait plus rien à perdre. Il s'approcha d'elle et lui toucha délicatement la tête. À ce moment précis elle tomba en poussière, après une vie de trois cent quatre-vingt-quatorze ans, elle était enfin libérée. Il était un petits-enfants très éloigné, et avait le pouvoir d'annulation : il pouvait effacer tous les pouvoirs qu'il souhaitait, un pouvoir qui, en temps normal, n'était d'aucune utilité pour lui, mais qui sauva Clara.

Il ramassa et ouvrit la boîte qu'elle voulait tant protéger, il y trouva un petit origami un peu froissé et déchiré en forme de fleur. Il le prit ainsi que son livre et rentra chez lui le cœur léger.

Beaucoup de gens aimeraient avoir des pouvoirs, mais il est impossible de les choisir, et certains peuvent devenir, une malédiction.

L'intelligence dans un flacon

Une nouvelle de Brunaëlle Berger

2^e prix

Quelque part dans l'obscurité froide et humide d'une geôle, un rongeur poussa des couinements. Et l'instant suivant une horde de ses congénères envahirent la cellule et commencèrent à entamer la liqueur qui jonchait le sol. Leur nombre et leur faim finirent par assécher la flaque et après avoir quitté les lieux le ventre plein, ils se mirent à penser à ce que pouvait bien être ce drôle d'arrière-goût qui leur restait sur la langue.

~ ~ ~ ~

Cela faisait au bas mot quatre ans que la notoriété du Docteur Julian avait sombré et comme une avalanche, avait tout emporté dans son passage. Sa vie sociale et sa santé mentale n'avaient pas tenu le choc face au bad buzz que ses travaux jugés immoraux ont provoqué. D'après le citoyen moyen, utiliser comme cobaye des prisonniers pour le progrès de l'Humanité n'était pas acceptable. L'usage de l'aluminium en forte quantité comme adjuvant à sa mixture n'avait pas non plus joué en sa faveur lors du procès. Ruiné, dépressif et n'ayant plus de but dans sa vie, Julian riait jaune.

Il avait tout abandonné, après une dernière tentative ratée de croire en un être tout puissant, qui lui sauverait la mise ou lui montrerait le chemin quand il n'aurait plus que du noir à broyer. Alors c'est décidé, aujourd'hui il réussirait au moins sa sortie. Il était très tôt le matin ou très tard le soir, selon le point de vue de chacun, quand Julian s'avança près du bord du Blackfriars Bridge. Il gardait les yeux rivés sur la Tamise quatorze mètres plus bas en imaginant l'impact de son corps avec l'eau. Quand soudain, il entendit plusieurs voix qui le sortirent de sa torpeur :

« Les Humains ne volent pas ?, lui dit quelqu'un « *évidemment, pensa-t-il* ».

- A moins de vous métamorphoser en oiseau avant de toucher la surface de l'eau, ajouta un autre. « *Rien de ce qu'on ne pourra me dire ne me fera changer d'avis* »
- Mais il ne peut pas. encore une autre voix. « *Je suis déterminé* »
- Impossible. « *Plus rien ne m'attend* »
- C'est la mort qui vous attend. « *Oui, c'est le but. Julian leva mentalement les yeux au ciel* ».
- J'ai faim. Je pars chercher une poubelle. » Cette dernière phrase l'interpella. Il arrêta de contempler la Tamise pour retrouver l'origine de ces voix.

Quand il baissa le regard deux chats le regardaient avec nonchalance et un autre lui tournait le dos pour s'en retourner vers les ruelles.

« C'est bien. Tu as arrêté de penser à mal. Ferme ta bouche cependant, ou les mouches vont y entrer... Suis-nous et tout ira bien pour toi. Nous pouvons te donner une raison de te lever tous les jours. »

C'était un chat d'égout tigré qui avait pris la parole. Il portait sur lui un écosystème très riche en puce et tique, visible malgré la distance et l'absence d'une vraie source de lumière. Puis tous les félins se levèrent pour emprunter le même chemin que le chat famélique avait pris plutôt.

Il suivit le petit groupe de félins dans les rues de plus en plus sales et étroites. Les chats se faufilèrent dans des amoncellements de débris en tout genre. Julian les rejoignit tant bien que mal, ses vêtements furent abîmés dans le processus. Finalement, ils arrivèrent à l'entrée condamnée d'une station de métro fermée depuis bien longtemps. Julian marqua un temps d'arrêt devant l'insécurité que lui inspirait le lieu, puis, il se rappela qu'un moment auparavant il était parti pour mettre fin à ses jours, alors l'instinct de survie pouvait bien aller se faire voir ailleurs aujourd'hui. Les matous poursuivaient leur route dans le tunnel sans jamais se retourner pour savoir si le Docteur les rejoignait bien. Julian sortit son portable pour s'en servir comme lampe torche dans la pénombre des souterrains désaffectés. Il avait l'impression que la noirceur du lieu était encore plus présente maintenant qu'il avait une lumière. C'est comme si à tout moment elle pouvait être capable de le submerger. Pour pallier cette angoisse il décida d'entamer la conversation avec les chats : « Dites-moi sommes-nous bientôt arrivés ? Qu'est-ce qu'il pourrait bien y avoir d'intéressant dans les réseaux ferroviaires abandonnés de Londres ?

- Tu nous suivais sans poser de question et c'était très bien, lui répondit le chat plein de puces. Reprend les bonnes habitudes.
- Je n'avais rien dit parce que parler à des chats qui vous répondent dans la rue c'est inquiétant ! Les gens me prendraient pour un fou... enfin encore plus que maintenant, ajouta-t-il.
- Tu en sauras plus une fois arrivé, encore un peu de patience.
- C'est un problème bien humain ça, affirma le chat affamé. On s'en fiche du regard des autres lorsqu'on est un chat. Nous sommes définitivement plus équilibrés et intelligents que vous. »

Le Docteur Julian préférait ne pas approfondir la discussion. Premièrement, parce que si elle se poursuivait sur qui est supérieur entre chat et humain, il y avait des risques de se fâcher. Deuxièmement, s'il perdait ses guides de fortune ici-même, il serait bien incapable de retrouver son chemin... ce qui laisse à réfléchir. Son égo passa donc en second plan.

Enfin ! Il vit le bout du tunnel. Il plaça une main devant ses yeux pour les couvrir de la lumière forte qui l'assailit.

« Nous sommes arrivés, dit le chat infesté. Notre mission est achevée. Maintenant, nous allons t'expliquer pourquoi tu es ici. »

Ses yeux clignèrent pour s'habituer à ce nouvel environnement mais ils ne tardèrent pas à s'ouvrir grand devant l'étonnement du spectacle qui s'offrit à lui.

La pièce qui autrefois devait servir de hall et billetterie était maintenant transformée en petite ville. Des casiers, auparavant utilisés pour les bagages des voyageurs, étaient maintenant semblables à des maisons pour poupée précaire et les murs remplis de fils formaient des chemins jusqu'à des trous dans les plafonds esquinés.

Le hall était rempli des animaux citadins de Londres. Parmi l'assemblée de plumes et de poils devant lui, se trouvaient principalement des rongeurs, chats, pigeons, faucons, rats laveurs et quelques renards. Ils le regardaient avec attention, un gros rat se détacha du groupe et prit la parole.

« Enchanté Mr Julian, merci d'avoir bien voulu venir à notre rencontre. Nous avons une proposition à vous faire. Mais avant une petite explication s'impose je crois.

- J'apprécierais beaucoup en effet. J'allais sauter et là des chats viennent me parler. Maintenant je discute avec un rat, et je me retrouve entouré des animaux de Londres dans une gare de métro désaffectée, s'exaspéra le docteur Julian.
- Oui, ça résume bien la situation... À quelques détails près. Il n'y a pas tous les animaux de Londres, seulement ceux qui peuvent se nourrir de viande. J'aimerais bien que vous m'appeliez par mon prénom. Je suis Chef, répondit le gros rat nommé Chef.
- Chef ? Bon très bien, je ne suis plus à ça près je pense.
- Alors voilà, si nous avons la capacité de communiquer comme les Humains aujourd'hui c'est grâce à vous. Tout a commencé avec de l'eau que nous les rats, avons bue. Qui finalement n'était pas de l'eau mais le produit de votre travail.
- Comment !? Impossible ! s'exclama Julian. Le seul produit que j'ai inventé dont les effets n'ont pas été testé sur les animaux était le *Stabilitorque* et il était censé empêcher les tumeurs de croître. Pas à faire parler les animaux !
- Mmmh...Hé bien, Rilette le raton laveur nous a dit ne plus avoir de maux de tête depuis qu'il a mangé dans les poubelles de la prison. Si cela peut vous rassurer.
Docteur Julian, vous avez fait bien plus qu'un remède. Vous nous avez donné la capacité de penser et de parler comme les Hommes. Personne n'avait réussi cet exploit auparavant et nous vous avons cherché partout pour pouvoir nous associer avec vous.

- C'est vrai ! Même si cela part d'un accident, j'ai réussi à donner une intelligence humaine à des animaux, dit Julian à personne en particulier. **Ils vont regretter de m'avoir tourné le dos et toutes leurs moqueries. Je vais rentrer dans l'histoire et devenir riche ! ** pensa-t-il en rigolant d'un air sardonique.
- Oui voilà et nous voudrions donc que vous reproduisiez davantage de ce liquide. Pour que les animaux du monde entier aient ce pouvoir, et qu'ainsi une nouvelle ère où tous les habitants de la Terre pourront communiquer et vivre ensemble puisse voir le jour.
- Je n'ai aucune raison de repousser votre offre. Mais je me demandais : comment avez-vous réussi à être autant d'animaux améliorés sans plus de *Stabilitorque* ?
- Quand un « amélioré » se reproduit son enfant l'est aussi. Après, l'autre méthode est de manger un « amélioré » mais pour des raisons éthiques nous préférons l'option "plus de produit du Docteur Julian", expliqua Chef.
- Je comprends très bien. Il va me falloir tous les composants et des machines spécialisées pour en produire en grande quantité.
- Ne vous en faites pas, nous nous assurerons qu'il ne vous manque rien. Chef se retourna pour parler à l'assemblée. Le Docteur Julian est d'accord pour nous apporter son aide ! Il fait partie des nôtres maintenant ! dit-il en levant les pattes en l'air. »

Une clameur s'élevait de la ménagerie. Julian pensait qu'aujourd'hui une toute nouvelle vie allait s'offrir à lui et il en saisirait toutes les opportunités.

~ ~ ~

La cohabitation se passait sous les meilleurs auspices et le plan s'annonçait bien parti. Les animaux lui rapportaient les composants et avec des machines empruntées pour la bonne cause, il créait des tonnes de bidons remplis de *Stabilitorque*. Se décider sur la diffusion du produit fut plus compliqué. Soit dans les usines d'alimentation pour animaux ou soit par les eaux via les stations de traitement. Ils optèrent pour le second choix, plus pour une question de praticité que par un vote démocratique. Effectivement, l'eau était moins en vogue que le pâté dans l'assemblée.

Il fallait glisser le *Stabilitorque* après le traitement biologique par aération, sinon le précieux vecteur de conscience serait consommé par des êtres microscopiques plutôt que le public recherché. Le moment idéal serait pendant le procédé suivant la clarification. En passant leur convoi dans les tunnels des vieux métros, à un trou habilement creusé pour se relier aux égouts et cheminées sous la station d'assainissement des eaux. Ils verseraient tout le contenu dans ces cuves et le plus gros du travail serait fait.

Oui mais voilà, dans la vie on ne contrôle pas tous les détails. Il se trouvait que le sol des égouts était assez glissant. Surement à cause de nombreuses années à subir les projections graisseuses des millions de fish and chips consommés dans les restaurants de la capitale. L'avancée de la troupe était laborieuse. Un rat couina de douleur lorsqu'une roue qui eut dévié de son chemin lui écrasa la queue. Les autres convoyeurs reculèrent vite le chariot pour le soulager, ce mouvement aussi rapide que désorganisé signa la fin de ce jeu d'équilibriste.

Les bidons tombèrent comme un jeu de chamboule-tout dans une kermesse. La scène se déroula comme au ralenti pour tous ceux qui la vécurent. Lorsque l'accident fut terminé, le seul son qui s'échappa du groupe vint de Rillette, qui dit tout bas ce qu'ils pensaient tous très fort « Oh ooh ».

Julian et ses complices pouvaient malgré tout être fiers d'eux, la machine était en route.

~ ~ ~

Quelque temps plus tard, dans les eaux de la Manche. Le petit navire de Mr Maxime fit ressortir de l'eau le filet de pêche. Mais au lieu du bruit habituel des poissons qui s'agitaient pour retourner dans l'eau salée, il entendit une cacophonie de jurons. Il se rapprocha du filet pour constater que c'était bel et bien les maquereaux, les morues et les merlans qui l'injurièrent comme du poisson pourri. Quand l'information eut fini de lui monter au cerveau, il se recula de surprise et se cogna le bras contre la manette qui fit retomber au fur et à mesure le long filet dans l'eau. Ses prises perdues, non sans un dernier « Connard ! » lâché par une langoustine qui claqua une pince rageuse dans sa direction. Les mouvements du navire le firent tomber sur les fesses, à côté de lui une queue de poisson s'arrêta de frétiler.

Les prédictions de Sophie

Une nouvelle de Serge Martin

3^e prix

Sophie est une jeune femme apparemment comme les autres, seulement quelque chose la différencie des autres. Rien de son physique ou de sa manière de vivre ne peuvent faire croire qu'elle a en elle un super-pouvoir. Ce n'est ni Superwoman, ni un justicier qui lutte contre le mal : elle est médium. Et voilà en quelques lignes un épisode de son histoire, sachant que ce récit est une pure invention et qu'il est né de l'imagination tordue d'un auteur.

Sophie naît dans les années 90 dans une famille où la divination est un exercice fréquent qui se transmet de mère en fille depuis des générations. Sa grand-mère, durant la dernière guerre, avait eu une vision. Elle empêcha un groupe de réfugiés de partir sur la route de l'exode. Bien lui en prit, car cela sauva les fuyards d'un bombardement qui leur aurait été fatal.

Le code ancestral des devins et autres voyants précise que le fait de dévoiler un événement ne doit ni profiter financièrement ni avantager les proches sous peine de perdre le fameux pouvoir.

La mère de Sophie en fit les frais des années plus tard. Pour faire plaisir à son époux passionné de jeux, elle prédit avec succès le résultat du Tiercé, ce qui leur permit d'encaisser une coquette somme. Mal lui en prit, elle en paya les conséquences et son don de voyance disparut comme il était venu.

Alors la question se posa à la naissance de Sophie : pourrait-elle bénéficier du don que lui apportait le chromosome XY ? L'hérédité n'étant pas toujours respectée dans la famille des devins. Il fallut donc attendre quelques années pour savoir si la prophétie se perpétuerait ou pas.

La question ne se fera pas attendre longtemps car la jeune Sophie prédit avec assurance que la coupe du monde de football reviendrait à la France en dépit des critiques des spécialistes du ballon rond envers l'équipe nationale.

Rassurée par cet événement, la vie de Sophie s'écoula sans histoire, jusqu'au jour où une vision vint la bouleverser : un virus serait sur le point de métamorphoser la vie quotidienne de millions d'êtres

humains !

Conseil de famille autour de la table pour trouver la solution idéale. Comment avertir la population de cette catastrophe mondiale ?

- Internet peut nous aider ! lança Franck le jeune frère de Sophie
- Ainsi que la presse, répondit le père
- Mais comment convaincre avec efficacité et confiance ? dit Sophie
- Déjà éteignons cette télé qui nous abrutit, cria le père en se saisissant de la télécommande
- Stop ! s'écria Sophie d'un air déterminé

C'est là que l'histoire commence...

12 décembre 2019, Studio TV : « La France en chansons »

Tout est prêt, l'émission tourne comme sur des roulettes depuis près de 2 ans. Les musiciens s'accordent, dernier coup de peigne à l'animateur, l'antenne est donnée sous les applaudissements du public venu des quatre coins de la France. Najib présente les 2 candidats qui vont s'affronter sur des paroles de chansons : Marc, 30 ans, venu de Rouen, pharmacien, dévoile sa passion pour les voyages, avec les gains qu'il convoite, il espère partir en Moldavie.

- Et notre deuxième candidate... Sophie, 25 ans, qui arrive du Blanc Mesnil. Que feriez-vous si vous gagnez ce soir ? demande l'animateur.

- Je voudrais acheter des masques, lui répond-elle.

On perçoit l'étonnement sur scène et dans la régie d'où le réalisateur demande par le biais de l'oreillette au présentateur d'approfondir le sujet.

- Des masques ? demande-t-il... de carnaval je suppose, plaisante-t-il sous les ricanements de l'auditoire.

- Non, sourit-elle, des masques chirurgicaux.

Silence général des spectateurs.

- Mais pour quoi faire ?

- Je pense, poursuit Sophie, que l'année 2020 sera marquée par l'apparition d'un nouveau virus plus nocif que celui de la grippe.

- Seriez-vous un peu voyante ?, ironise Najib.

- Oui, plutôt médium, ma grand-mère l'était, ainsi que ma mère. Donc si mes gains le permettent, j'achèterai pendant qu'il est encore temps des centaines de milliers de masques à destination des hôpitaux et du personnel médical. J'invite aussi chaque famille à l'écoute à se munir aussi de quelques dizaines de ces spécimens, dévoile-t-elle en enfilant le fameux morceau de tissu sous les lazzis du public et les moqueries du présentateur qui, avec l'orchestre, entame gaiement le tube « Au bal masqué » de la Compagnie Créole.

Hélas, notre héroïne ne put échapper au trac et à la pression, et fût éliminée au premier tour mais sa prestation ne passa pas inaperçue auprès de la presse et des réseaux sociaux qui s'emparèrent de l'info.

Certains crièrent à l'imposture. Fake news, montage publicitaire firent les gros titres des journaux, on s'interrogeait sur cette Sophie, « mais quel intérêt a-t-elle à diffuser une telle information ? »

Cellule de crise dans les studios, serait-ce possible que l'humanité soit frappée d'un tel virus ? Et pourquoi serait-elle la seule à prédire une telle catastrophe ?

La France a peur. On fait appel sans plus attendre aux plus grands chercheurs et spécialistes de tous les laboratoires à la pointe de la recherche. Un débat est annoncé. On fait venir le professeur le plus côté de l'audiovisuel : l'éminent docteur épidémiologiste Simon Schwartz de l'académie de médecine, un représentant de l'Association des Médiums et Voyants de France et Sophie, impressionnée d'être au centre de ce débat.

D'entrée, on lui demande de justifier ses prédictions :

- Je sais bien que ce que je dis paraît improbable mais mes visions m'obligent à mettre en garde la population contre cette menace planétaire, commence Sophie.

- Si un tel virus se présentait, intervient le Dr Schwartz, il ne survivrait pas à nos vaccins ni à leurs adjuvants qui ont fait leurs preuves jusqu'ici et même si cela s'avérait, le masque ne serait d'aucune utilité, et puis, une épidémie mondiale au 21ème siècle serait de la poudre de perlimpinpin et de la carabistouille en boîte ! Ne seriez-vous pas une illuminée à la solde de quelque secte toujours prête à effrayer l'opinion publique ? Rappelez-vous l'épisode du passage à l'an 2000 où certains de vos collègues prédisaient la fin du monde !, ironise-t-il.

- La situation telle qu'elle se présente, répond Sophie, ne m'est pas favorable, mais je ne demande ni argent ni grands moyens, simplement quelques masques et quelques précautions. Cela ne nous engage pas à grand-chose ! Le jeu peut en valoir la chandelle !

- Si vos super-pouvoirs sont aussi efficaces, pourriez-vous nous dire quelle serait l'origine de ce virus ? interrogea le Dr Schwartz.

Sophie sentit peu à peu que la situation lui échappait et ne pouvant répondre clairement au professeur, elle précisa :

- Je ne suis pas là pour profiter financièrement de mon don, simplement pour vous prévenir d'un danger imminent. Je ne tire aucun profit de mes prédictions contrairement à d'autres.

Le représentant de l'association des Médioms et Voyants de France prit alors la parole :

- Heureusement que nous ne sommes pas au XVème siècle, sans cela le bûcher serait déjà dressé sur la place de l'hôtel de ville ! La voyance doit être rémunérée comme n'importe quel autre service !

A la sortie de l'émission, Sophie fut contactée par une grande station de radio qui lui proposa une rubrique quotidienne dans laquelle les auditeurs pourraient poser les questions qui les inquiètent sur l'avenir.

Quelques interrogations « existentialistes » reviendront certainement, du genre « qui remportera Roland Garros ? » ou bien « le président de la République sera-t-il réélu ? »

Sophie comprendra-t-elle alors que son don ne peut pas changer le cours du temps ?

Le doute commencera-t-il à gagner l'esprit de la médium ? Tout ce remue-ménage pour peut-être rien ? « Cela en vaut-il vraiment la peine ? Et si je m'étais trompée, pensa Sophie, depuis quand les dires d'une voyante pèseraient-ils dans l'opinion publique ? »

20 janvier 2020 – 22h

- Les prévisions de Sophie, l'antenne est ouverte, prévient la régie.

Sophie place son casque sur les oreilles et interroge :

- Allô, bonsoir, quelle est votre question ?

Une voix à travers les écouteurs retentit :

- Bonsoir, c'est à propos de votre super-pouvoir de divination, interroge l'auditeur, pourriez-vous nous indiquer qui va remporter la super coupe cette année ?

Un léger sourire fit son apparition à la commissure des lèvres de Sophie et au fond de la nuit, dans le studio désert, elle répondit avec un brin d'amertume :

- Bien sûr que oui.

Prix du Blanc-Mesnil
pour les départements hors Seine-Saint-Denis

Catégorie Jeunes 10-13 ans

Les déboires des pouvoirs

Une nouvelle de Mara Walter Hermosilla

1^{er} prix

Lisa a un super-pouvoir : lorsqu'elle regarde deux secondes au moins la couverture d'un livre, PAF, elle le connaît par cœur ! Deux secondes à peine suffisent et elle retient tout. Elle n'a ni besoin d'ouvrir le livre ni de tourner les pages.

Le pouvoir de Lisa est apparu dès sa naissance. Bien-sûr, elle ne le comprenait pas encore. Puis Lisa a appris à lire, et elle a compris la nature de son pouvoir. Au début, forcément, c'était formidable ! Un devoir de géographie où on doit lire trois kilomètres de pages ? Elle fixe le livre un instant, et le devoir est terminé ! Lisa est une éponge qui aspire tout. Envie d'apprendre le chinois ? Un manuel de grammaire et un dictionnaire, et Lisa parle parfaitement une nouvelle langue ! Trop paresseuse pour travailler ses cours de solfège ? Pas de problème, un livre de méthode de solfège, deux petites secondes, et plus besoin de cours ! Elle se souvient de chaque mot des encyclopédies, des atlas et des romans.

Mais petit à petit, ça a commencé à se gâter. Lisa aimait le calme. Elle adorait aller à la bibliothèque. Sauf que, à la bibliothèque... il y avait des livres. Beaucoup de livres. Énormément de livres. Trop de livres. Toutes les informations qu'ils contenaient l'épuisaient : certains livres se contredisaient, il y avait des histoires différentes de l'Histoire, et des journaux affirmaient des choses pour après dire le contraire. Qui disait vrai ? Où était la vérité ? Lisa a donc arrêté d'aller à la bibliothèque. En plus, elle sentait bien qu'elle aurait dû aimer lire, mais avec son pouvoir... impossible ! Qui voudrait lire un livre qu'il connaît par cœur ? Ça perd beaucoup d'intérêt ! Et puis, Lisa était obligée de cacher son super-pouvoir. Personne ne la croirait. Ou alors, on la croirait et on ne voudrait plus qu'elle aille en classe, pas besoin. Lisa ne voulait pas quitter ses amis et son école. Être différent est souvent synonyme d'anormalité et donc de source de problèmes. Il était plus prudent de ne rien dire, mais garder un si grand secret lui donnait un sentiment terrible de solitude.

Parfois, Lisa imaginait que les autres aussi avaient un pouvoir, quelque chose à cacher. Ça la consolait un peu. Mais c'était impossible, et même si ce rêve avait été une réalité, personne ne l'avouerait, par peur comme elle de ne pas être crue ou d'avoir des ennuis. Puis Lisa se disait que de toutes manières, c'était bien que tous n'aient pas de super-pouvoirs, car certains ne méritaient vraiment pas d'avoir des dons et des avantages.

Françoise Heks par exemple, une pimbêche dans la classe de Lisa, n'en était vraiment pas digne. Françoise était très riche et pour ça, elle se croyait supérieure aux autres. Elle passait son temps à poser des questions agaçantes suivies de remarques encore plus agaçantes. « *Ta famille est riche depuis combien de générations ? Moi, depuis qu'elle existe !* ». « *Tes parents ont-ils besoin de travailler pour vivre ? Pas les miens* ». Ces remarques étaient toujours accompagnées d'un insupportable sourire composé de 49% de suffisance, 49% de supériorité, 1% de mépris, ½% de mystère et ½% d'exaspération.

Il y avait aussi Alex Smith, qui affirmait que plus tard il serait policier ou détective. Il n'oubliait jamais de rajouter qu'il serait le meilleur de tous les policiers ou détectives car il était le meilleur dans tout. Alex n'était pas seulement arrogant : il était égoïste, désagréable, et ne s'intéressait à personne. Son occupation favorite consistait à raconter des histoires bizarres pour faire peur. Lisa n'aurait vraiment pas aimé qu'un super idiot prétentieux comme lui ait un super-pouvoir. Quel pouvoir aurait-on pu lui confier ?

Et Martin Luther-King, aussi. Il disait qu'il s'appelait comme ça, mais Lisa était sûre à 99% qu'il s'appelait Martin Labâche. Le 1% restant disait que c'était Ludovic Miruns. Ce Martin/Ludovic répétait partout qu'il nageait comme un champion olympique, mais la jeune fille savait qu'il avait peur des poissons et, plus ridicule encore, de la javel. Elle l'avait vu à la piscine, quand il n'osait pas s'approcher du bord.

Si quelqu'un méritait de posséder un pouvoir en revanche, ce serait Arina Molkins, la meilleure amie de Lisa. Arina Molkins était presque parfaite. Pas complètement parfaite, et c'était mieux comme ça, pour ne pas attirer la jalousie sur elle. Elle aurait été digne du plus beau des super-pouvoirs, et du plus utile. Lisa l'adorait. Ça compensait avec la disparition de la bibliothèque dans sa vie.

De toute façon, Lisa savait bien que ça ne servait à rien de penser à tout ça. Ni Françoise Heks, ni Alex Smith, ni Martin Luther-King, ni même Arina Molkins ni personne d'autre qu'elle-même n'avait de super-pouvoir. Seulement, elle ne pouvait s'empêcher de l'imaginer.

Un mois avant l'anniversaire de ses onze ans, alors qu'elle se rendait à l'école un jour comme les autres, Lisa croisa un curieux bonhomme barbu dans la rue. Avec sa redingote usée d'un autre siècle, sa canne en or, ses rides et ses joues tombantes, l'homme aurait dû être du genre petit vieux voûté. Il se tenait parfaitement droit pourtant. Il portait un sac à dos qui n'allait pas avec le reste de son costume. Poussée par la curiosité, la jeune fille s'approcha, et le petit homme lui tourna brusquement le dos. Intriguée, et peut-être aussi un brin vexée, Lisa essaya de le contourner pour découvrir son visage, mais au passage, elle aperçut une vingtaine de livres derrière l'homme, sur un kiosque à journaux. Elle grimaça. Trop tard. Elle les avait appris par cœur... Les informations venaient se graver dans son cerveau. La jeune fille remarqua aussi ce qui ressemblait à des jumelles miniatures au-dessus du sac à dos du curieux bonhomme. On aurait dit de petits yeux qui la fixaient. Des câbles étaient reliés du sac

jusqu'aux lunettes grises de l'homme. Ce dernier fit soudain volte-face et lui sourit.

- Fais passer le message à tous les enfants du pays qui sont de ton âge d'être là à dix-sept heures au parc Martin Luther-King.

Il avait une voix tremblante de chèvre.

- D'ac....cord, répondit Lisa un peu déboussolée.

Martin Luther-King allait être ravi : un parc à son nom... Et c'était bien l'une des dernières personnes à qui Lisa avait envie d'offrir le bonheur et la fierté absolue.

- Martin ne sera pas le seul enchanté, murmura l'ancêtre comme s'il lisait dans ses pensées. Lisa s'enfuit en direction de son école, et s'empressa de raconter son expérience et de prévenir toute sa classe de prévenir toute la ville de prévenir tout le pays.

Les enfants attendaient dix-sept heures avec impatience. Ils semblaient moins étonnés que Lisa, mais pressés. Certains avaient même inventé des excuses loufoques pour quitter l'école plus tôt et arriver dans le parc en avance. L'un avait fait un faux malaise, l'autre avait prétendu que sa grand-mère était malade, le dernier devait aller promener son poisson rouge.

Lorsqu'enfin le vieil homme apparut dans le parc, surgissant de nulle part, les enfants poussèrent des exclamations d'impatience, comme s'ils s'attendaient déjà à une nouvelle formidable. Françoise Heks donnait des coups de coude pas vraiment discrets à Alex Smith.

- Bonjour, bonjour, commença le mystérieux personnage, de sa voix de chèvre. Je vois que vous êtes tous là. Pourtant je suis arrivé avec un quart d'heure d'avance. Quatorze minutes exactement. Cela signifie que vous êtes très intéressés. Eh bien, vous n'allez pas être déçus. Vous allez peut-être même ne pas y croire. Et je tiens à préciser que....

Le curieux bonhomme s'arrêta. Peut-être qu'il avait entendu les chuchotements impatients.

- Bon, allons droit au but. Attention, peut-être que certains d'entre vous ne s'y attendent pas... VOUS AVEZ DES SUPER-POUVOIRS !

Seule Lisa eut besoin de se raccrocher à quelqu'un, un grand type à côté d'elle, pour ne pas tomber. La voix de chèvre continua son explication.

- Je m'appelle Taronce Erle. Je ne suis pas Terrien. Je ne viens même pas du système solaire. Écoutez-moi... À des milliards de kilomètres de votre Pôle Nord, il y a d'autres planètes, d'autres vies. Elles sont semblables aux vôtres, mais elles appartiennent à un autre système, le système artaire, qui a également une étoile pour centre, comme le Soleil : l'Arta. Nous, les Artiens, connaissons tous l'existence de votre planète et sommes plus avancés que vous en science, en alchimie, en tout, pour la simple raison que nous avons eu plus de temps. L'Arta et ses planètes ont été créées plus de 20 000 000 années avant le système solaire. Là-bas, tout le monde a développé des super-pouvoirs. Sur Terre en revanche, vous êtes les tous premiers porteurs de

dons, qui grandiront avec vous. J'ai été choisi parmi les habitants de ma planète, pour mener à bien cette expédition et vous partager le savoir de vos super-pouvoirs.

Un silence pesant suivit ces paroles. Enfin, après un temps interminable, Arina ouvrit la bouche.

- Mais... nous savions tous déjà que nous avions tous des pouvoirs, monsieur...
- Non, moi je ne savais pas.

Lisa avait laissé les mots s'échapper. La seconde suivante, tous les regards étaient braqués sur elle.

- On savait aussi que tu n'étais pas au courant pour les autres, murmura Arina.
- Comment ça ? Pas au courant de quoi ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ? demanda Lisa soudainement en colère.
- On n'avait pas le droit de le dire. Il fallait que les enfants le révèlent eux-mêmes entre eux, répondit sa meilleure amie en sanglotant, surprise par la réaction de Lisa. François a dit son pouvoir à Alex, qui a dit le sien à Martin, qui a dit le sien à Myriam, qui a dit le sien à Thomas, qui m'a dit le sien...
- Et toi, tu ne m'as rien dit ???, demanda bouche-bée Lisa à Arina.
- Toi, tu n'as rien dit à personne...

Lisa s'étouffait dans la colère et l'incompréhension.

- De quel droit vous me cachez ça ? Je me sentais seule ! Vous ne vous êtes pas mis à ma place ??
- Mais si ! Je voulais te le dire. Il n'y avait que quelques personnes qui refusaient !
- *Quelques personnes ?* Quelles personnes ???
- Ce sont les chefs.... Ce sont eux qui ont décidé qu'on n'avait pas le droit de révéler l'existence des pouvoirs à quiconque ne s'était pas dévoilé tout seul...

Arina désigna du doigt deux personnes : Françoise Heks, et Alex Smith. Alors que Lisa s'apprêtait à leur lancer les pires jurons, Taronce prit la parole d'une voix douce.

- Ne vaudrait-il pas mieux les laisser tranquilles ? Ils savent parfaitement ce que tu ressens à leur égard. Passons plutôt à autre chose.

Lisa hésita, mais elle aurait tout le loisir du monde pour régler ses comptes plus tard, et elle avait trop envie d'en savoir plus sur les pouvoirs des autres.

- D'accord, répondit-elle à contre-cœur.
- Bien. Vous allez maintenant révéler chacun vos pouvoirs.
- On a fait une liste, monsieur Erle, déclara Alex. Il ne manque que le pouvoir de Lisa.
- Très bonne initiative. Allez, montrez-la-nous.
- On a aussi relevé que chaque pouvoir allait avec des problèmes...
- Euh, bien... si vous le dites, répondit le bonhomme gêné.

Alex sortit de sa poche une feuille enroulée sur elle-même. Il ne fallut à Lisa qu'un rapide coup d'œil pour en connaître le contenu en détail. Elle sursauta d'étonnement.

- **Françoise Heks.** Pouvoir : Créer de l'argent à volonté. Problème : A tout et s'ennuie.
- **Alex Smith.** Pouvoir : Trouver les méchants (sixième sens). Problème : Déteste aider.
- **Martin Luther-King.** Pouvoir : Respirer sous l'eau. Problème : Craint les poissons et la javel.
- **Arina Molkins.** Pouvoir : Changer de chaîne de télévision en clignant des yeux. Problème : Change de chaîne malgré elle et ne peut pas regarder la télévision tranquillement.
- **Tristan Evans.** Pouvoir : Ne pas sentir le besoin de manger ou de boire. Problème : Ne peut pas se régaler.
- **Fanny Stevenson.** Pouvoir : Voir le futur. Problème : Confond passé et présent avec futur.
- **Luc Franck.** Pouvoir : Voir dans le noir. Problème : N'est dans le noir que la nuit et la nuit... il dort.
- **Tom Ven.** Pouvoir : Changer d'apparence. Problème : À force de se transformer, on ne le reconnaît plus. En plus, on le soupçonne chaque fois qu'on croise un type louche.
- **Myriam Luian.** Pouvoir : Voler. Problème : Se fait attaquer par les aigles, et n'a que les pigeons avec qui dialoguer dans le ciel.

La liste était encore longue. Lisa n'était plus seule. Cette nouvelle était un choc. Tous les enfants avaient des pouvoirs, mais en plus, la plupart ne servaient à rien. Que pouvait faire l'argent illimité ? On était en plein jour, pas sous l'eau, il n'y avait pas de télévision, pas de nourriture, pas même de vrai bandit à attraper, et le pouvoir d'Arina était carrément nul. Des super-pouvoirs, super, mais pour quoi faire ? Lisa réalisait qu'on n'avait pas besoin de super-pouvoirs pour avoir des amis. Les enfants, qui pour la plupart n'avaient pas appris grand-chose, repartaient déjà chacun chez eux. Le parc se vidait. Lisa se tourna vers le curieux bonhomme.

- Une minute. Taronce ? Taronce Erle ?... Quel est votre pouvoir à vous ?
- Moi ? répondit le vieil homme en souriant. C'est d'entretenir le mystère.

Et il la planta là, lui tournant les talons, repartant avec son drôle de sac sur le dos.

Le jour où j'ai réveillé les morts

Une nouvelle de Elodie Girin

2^e prix

Salut, moi c'est Dante Hernandez je vis à Mexico avec mes grands-parents. Mes parents sont morts lors d'un voyage d'affaire aux Caraïbes, ils étaient dans un avion en mauvais état et mal entretenu. Malheureusement, ils se sont crashés dans la mer d'après ce que m'a raconté ma grand-mère. Je n'avais que 9 ans, ils me manquent énormément. Surtout aujourd'hui car c'est mon anniversaire, j'ai 13 ans.

Ma grand-mère Marisa s'est absentée pour je ne sais quelle raison, mais j'imagine qu'elle est partie pour m'acheter un cadeau dans son endroit préféré : « Chez Fernando l'antiquaire ». Comme elle n'est plus toute jeune, elle y trouve tout son bonheur, toute la maison a été décorée par Fernando. C'est un homme génial, très généreux et gentil, il est petit, dépourvu de cheveux mais très costaud. Tandis que ma grand-mère elle, est comme toutes les abuelas (grand-mères) du Mexique, sauf qu'elle n'aime pas grand-père Roberto. Elle s'est mariée avec lui parce qu'elle était enceinte de mon père. Mais je crois que lui aussi n'aime pas grand-mère. Papi Roberto est tout le contraire de Fernando, abuelo (grand-père) est grand, maigre comme une allumette et sans cœur, je ne l'aime pas du tout. Eux deux sont très différents, j'aimerais bien que papi Roberto puisse se transformer en Fernando. Mais ce n'est pas possible.

Je vais le voir sur son fauteuil, il lit le journal.

- Dis- moi abuelo..., lui dit-je avec une voix innocente.
- Hmm..., me répond-il toujours le nez dans le journal.
- Si tu n'aimes pas abuela alors pourquoi ne divorces-tu pas ?
- PARDON ?

Je sens que ce que je lui ai demandé ne lui a pas trop plu, peut être que j'aurai du me taire non ? Mais bon, le mal est déjà fait. Je vois qu'il est très énervé ! Il devient tout rouge, j'ai envie de rigoler mais je m'abstiens.

- Je voulais juste savoir à quoi ça sert de rester ensemble alors que vous savez très bien que vous ne vous aimez pas ?

J'essaye de garder ce ton de voix innocent sans rigoler et je retourne dans ma chambre mais je sens un

truc dur me frapper la tête, je me retourne et je vois sa pantoufle par terre. Non mais je rêve là, il m'a lancé sa pantoufle dessus. Bon j'avoue je l'ai mérité, abuela vient de rentrer, je l'entends claquer la porte.

- Dante mi amor, j'ai un cadeau pour toi ! elle me prend dans ses bras et m'embrasse la joue.
- Dios mio (mon dieu) mais qu'est ce qui t'es arrivé à la tête ?

Roberto me fusilla du regard, je ne vais rien dire sinon je vais ramasser encore plus.

- Oh rien du tout abuela ne t'inquiète pas ... C'est quoi le cadeau ?

Elle me tend une boîte avec un gros nœud rouge dessus. Je m'installe sur le tapis près du canapé et j'ouvre son contenu, et je vois un genre de tablette avec marqué « oui », « non », des chiffres et les lettres de l'alphabet. Sur la boîte, il est inscrit : « Tablette de Ouija ».

- Abuela, à quoi ça sert ? lui demandai – je avec incompréhension.

Elle quitte le nez de son plateau de légume qu'elle est en train de couper.

- C'est pour communiquer avec les morts et les esprits Dante. Me répond-elle en agitant ses doigts vers le ciel.

Communiquer avec les esprits ? Pourquoi elle m'a acheté ça ? Elle veut que je mette un costume de voyant et que je lise l'avenir ou quoi ?

- Je pensais que ça allait t'intéresser pour parler avec Francesca et Rodrigo, enfin tes parents quoi ! Mais bon je remarque que si ça ne t'intéresse pas ce n'est pas grave, je vais le rendre à Fernando..., me dit-elle peinée.
- Non, non abuela, ne t'inquiète pas je le veux vraiment, gracias.

Elle avait l'air heureuse que je lui dise ça, j'aimerais l'utiliser ce soir je pense que ça va être cool.

- Dante est ce que tu veux que je fasse un festin pour ton anniversaire ? Et si tu veux on invitera tes amis et les voisins. Tu aimerais ?
- Oui merci beaucoup.

Abuelo s'est levé (déjà ça c'est un exploit de sa part, jamais il ne s'est levé depuis ce matin, or il est 20h30).

- Marisa je ne viendrai pas à la fiesta. J'ai poker avec Franco, je reviendrai demain matin. Ou pas...

Puis, sans un mot il met sa veste et part dehors. Abuela et moi nous nous sommes regardés perplexes. Je vais dans la cuisine pour me prendre un verre de jus d'orange et je remarque que la cuisine est remplie de nourriture. Cela ne m'étonne même pas venant d'elle. Je monte dans ma chambre pour en savoir plus sur cet objet improbable. Je prends en photo l'objet et fait une recherche sur internet, ça s'appelle un " Ouija " mais je le savais déjà car c'est marqué sur la boîte.

Cela sert à parler avec les morts, les entités et les esprits en posant le doigt sur un genre de goutte qui se déplace en fonction du message que l'esprit veut nous faire passer. J'ai trop hâte de l'essayer ! J'aime les nouvelles expériences... Il est 3h12 et tout le monde est parti de la fiesta, abuela est morte de fatigue, elle dort sur le sofa. Je monte dans ma chambre et ouvre la boîte de la Ouija, j'allume des bougies que j'installe tout autour de la tablette et brûle de l'encens pour avoir une petite ambiance pour accueillir les esprits. Je pose mon doigt sur la goutte et demande :

- Esprits est ce que vous êtes là ?

Mon doigt glisse sur la place du « oui ». J'ai tout d'un coup des frissons, je ne pensais pas que ça allait marcher.

- Qui est là ?

La goutte glisse sur le P puis le A, le P et encore le A. Oh mon dieu ! Papa est avec moi ! Je suis trop content, c'est le plus beau cadeau que l'on puisse me faire.

- Bonjour papa !

Mais tout d'un coup la goutte bouge beaucoup, je prends un papier pour noter ce qu'il me dit : tu vas avoir un pouvoir Dante . Puis la goutte tourne en rond, fait des huit et je décide alors de terminer la séance comme ça. Je regarde les lettres que j'ai écrit sur le papier, je fais des espaces entre les mots et ça donne : « tu vas avoir un pouvoir Dante ». Je n'y crois pas ! J'ai un pouvoir, mais quel pouvoir ? Demain je vais aller le voir au cimetière, peut-être qu'il pourra me répondre.

Ce matin je me suis réveillé à 5h, je n'arrivais pas à dormir, au final j'ai attendu deux heures pour me réveiller. Je ne vais pas prendre de petit déjeuner, je vais directement au cimetière, je prends la mobylette de mon voisin pour y aller plus rapidement. Je cherche la tombe de mon père, je trouve celle de ma tante et ... ah bah enfin je l'ai trouvé. Je m'assoie en face de sa tombe, est ce que je deviens fou ou le marbre au-dessus de sa tombe est en train de se fissurer ? Oh mon dieu ! Oh my god ! Dios mio ! Mais que se passe-t-il ?

- PAPA ! Tu es vivant ?!

Je suis choqué, mon cœur bat à mille à l'heure.

- C'est toi qui m'as ressuscité Dante.

Quoi ? Moi ? C'est donc ça mon pouvoir ? Ressuscité les morts ? Ce n'est pas possible !

- Vous n'êtes pas mon père ! Ce n'est pas possible, vous êtes un acteur !
- Non Dante, je suis ton père, mais, ta grand-mère t'a menti ...

Il avait l'air fatigué, je vois une trace de sang sur sa tempe. Et en quoi ma grand-mère m'avait-elle menti ? Abuela ne ment jamais !

- En quoi abuela m'a menti ? Et qu'est ce qui est arrivé à ta tempe ?
- C'est comme ça que je suis mort ...

Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Il est mort dans un accident d'avion !

- Mais non ! Tu es mort dans un accident d'avion !
- Non Dante, je ne suis pas celui que tu crois ...
- Il faut que je te cache ! Les gens ne vont pas y croire.

Nous sommes allés dans une ferme abandonnée depuis longtemps, je lui ai soigné la tempe avec de l'eau et avec un mouchoir neuf et je lui ai donné mon pull pour qu'il est chaud, il fait encore nuit, je vais rentrer à la maison, abuela doit s'inquiéter. Je n'y crois pas mes yeux ! J'ai retrouvé mon père, mais apparemment abuela m'a menti ... Mais sur quoi ? Je dois savoir.

- Abuela ...
- Dios mio tu es de retour mi amor ! Où étais-tu ?
- Nulle part je voulais savoir, comment papa est mort exactement ?
- Dante je te l'ai déjà dit ! Dans un accident de moto.

Papa a raison, elle ne fait que de me mentir depuis mes 9 ans ...

- Je croyais que c'était dans un accident d'avion ...
- Ah euh oui c'est vrai ! Je me suis trompée.
- COMMENT PEUX-TU TE TROMPER SUR LA MORT DE TON PROPRE FILS ???

Je me suis un peu emporté, un peu beaucoup ... Elle s'est mise à pleurer, et trembler, je m'en veux énormément, elle a tout fait pour moi depuis la mort de mes parents.

- Ton père ... ét... était ... un ... un ... un ...

- Un quoi abuela ???
- UN ASSASSIN !
- Quoi ?!
- Il a tué ta mère ...

Je n'y crois pas, l'homme à qui j'ai redonné vie, mon propre père. Comment a-t-il pu ? J'entends la porte grincée, et je vois mon père avec un pistolet dans les mains. Abuela se jette à genoux par terre. Mais mon père lui tire dessus.

- NOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOOON ABUELA !!
- J'ai toujours aimé Fernando ... Me dit-elle avant de s'éteindre, mais ça, je le savais déjà.
- C'est bientôt ton tour fils, me dit-il avec un sourire en coin
- Hein ?

Et il m'a tiré dessus, je suis mort. Je n'aurai jamais dû redonner vie aux morts ...

Un conseil, ne jouez pas avec les esprits, cela peut vous nuire.

Prix du Blanc-Mesnil
pour les départements hors Seine-Saint-Denis

Catégorie Adultes

Prédations

Une nouvelle de Christian Bergzoll

1^{er} prix

Des superpouvoirs ? Toi ? Non ! Moi, peut-être...

Tu croyais vraiment qu'avec une armure, une épée, tu vaincrais les démons ? A l'intérieur de ton domaine ? Ton domaine, dans ce vaste périmètre cerné de ronces plus hautes que le plus haut des arbres ? Tu pensais que les formules magiques éloigneraient durablement les prédateurs de ce territoire ?

Je constate ton dépit : vous avez répondu à notre appel, toi et les tiens, et tu découvres la supercherie. Ton univers est une supercherie...

Tu as élevé tes enfants dans l'Heroic Fantasy : un monde animiste où les arbres ont une âme, la forêt un esprit, un monde où les ombres sont peuplées de chimères, de goules, de vampires, assoiffés de votre sang. Un monde où les grimoires tiennent lieu de règles de vie. Ma fois, l'idée n'était pas mauvaise, elle a donné l'illusion à ta progéniture, à ta tribu, que l'univers était le lieu de forces obscures à fuir et de valeurs saines pour le rendre habitable. Ta doctrine, tes croyances, sont comme une synthèse de toutes les religions anciennes, en quelque sorte. Comme une fuite en avant dans l'irrationnel, pour que la cruauté du quotidien soit supportable. Tu as le pouvoir de fuir la réalité, moi j'ai celui de te l'imposer.

Oui, je ris, ton armure, constituée de jantes et de pare-chocs recyclés, franchement, me semble un peu ridicule. Elle, elle n'a qu'un superpouvoir, celui de m'amuser.

Ne m'en veux pas, tu as cru que ta quête était réussie, que tu avais enfin chassé les monstres, les sorciers, les maléfices, parce que, depuis deux cents lunes, aucun ne se manifestait dans ta zone. Tu as cru que tes potions, à base d'herbes et d'adjuvants immunologiques, prélevés dans les officines en ruine, tu as cru que ces potions étaient de vrais filtres efficaces pour soigner ta descendance et ton clan. Oui, c'est juste : presque aucune agression, presque aucun mort...

Clone, ne m'en veux pas. C'est à cause de la pandémie. Quand la grippe du poulet s'est attaquée à la volaille humaine, rien n'était prévu : la Terre était un poulailler trop étroit pour tous les piafs à deux pattes, perchés sur leurs ergots d'espèce dominante. La Terre a toujours des remèdes à elle pour réguler la prétention du vivant : une comète à dinosaures, un virus à bipèdes, hop, tout rentre dans l'ordre et la modestie...

Les quelques humains immunisés, rescapés, se sont groupés ici pour échapper aux miasmes de sept milliards de cadavres. En plein cœur de l'Auvergne, nous sommes fiers d'être les descendants des survivants, grâce à la conjonction de la diète, de l'eau minérale et de la spéléologie : coincés dans un boyau de lave ancienne, pendant trente jours, nos ancêtres ont été épargnés. Le virus a sévi en surface, et, faute d'humains, s'est éradiqué de lui-même.

Nos aïeux, douze, six mâles, six femelles, étaient de jeunes chercheurs scientifiques que révoltait l'inconséquence des gouvernants à leur égard. Par le plus grand des hasards, ou parce qu'il y avait une prédestination pour ce site devenu mythique, ils étaient tous issus de la même ville, dont on ne connaît pas le nom. Une ville adossée à une mégapole. Une ville que leurs concitoyens ont voulu métamorphoser avec des quartiers de bois, de pierres blanches, de gares et de chemins de fer, une ville septentrionale que l'on recherche, donc, comme une quête spirituelle, parce qu'il y a une impérieuse nécessité à donner du sens et des racines à notre belle civilisation.

J'ai envoyé quelqu'un, comme toi, il y a des années... Il n'est jamais revenu. S'il était revenu, sans nul doute, nous en aurions fait un héros, et lui, héraut d'une nouvelle lecture du passé, aurait peut-être modifié notre avenir... Il n'est pas revenu, il y a tant de pièges...

Oui, nous cherchons une ville, et surtout, un lieu où se croisèrent sans doute toutes les lignes invisibles des puissances telluriques : nos aïeux ont tous fréquenté le lycée Mozart, c'est écrit dans le carnet initial, celui des premières notes de nos aïeux.

Nos aïeux survivants ? Peu solidaires de l'humanité putréfiée, ils ne se sont pas suicidés, bien sûr, ils se sont empressés de se reproduire.

Très vite, après l'épuisement des batteries, des boîtes de conserves et des surplus européens, ils cherchèrent –c'était leur occupation première...- des bras d'esclaves pour semer, récolter, cuisiner

de quoi nourrir la tribu prospère. Inventifs, ils clonèrent les cellules des plus musclés d'entre eux, modifièrent au passage quelques gènes et neurones et peuplèrent les banlieues désertes qui s'avançaient en Limagne. Ils les peuplèrent de doux laboureurs, stériles, au début. Pour le reste, la création de robots performants suffisait.

L'avantage du paisible clone des champs, c'est qu'il est organique et sain, tu comprends. Après son labeur, il dort en troupeau dans les ruines des quartiers périphériques jadis sans culture aucune : on le trouve aisément, on l'anesthésie, on lui prélève les yeux, le cœur ou les mains, ces parties de nous-mêmes qui s'atrophient de plus en plus vite. Nous, les démocrates, à l'image des Grecs antiques, flambeaux de civilisation, dans notre société policée, nous sommes fiers de cette langue française, unique, sur toute la planète : il suffisait que, déguisés en bons mages, en bonnes fées, nous récitions des poèmes à ces SDF –sans droit de fraternité–, pour qu'ils accourent en souriant jusqu'à nos scalpels. Nous leur promettions tant... Oui, ils venaient au pied de nos vaisseaux, comme des élus, pensaient-ils...

Comme tu l'as fait, avec tes petits, quand j'ai lu « (...) *allons enfants de la patrie, le jour de (...)* », parce que, bien sûr, nous vous avons créé votre Heroic Fantasy, nous l'avons peuplée de mythes... et je ne te parle pas des insectes qui trouent vos hardes, mais de concepts qui pervertissent votre raison... Tu ne souris pas... tu n'es pas dupe... tu refuses...

Clone, ne m'en veux pas, je ne peux cacher à ceux de la cité arverne, la mégapole universelle, la capitale de l'intelligence, la souveraine du monde, que tu t'es bien reproduit, confirmant les prévisions de nos études mais que tu ne souris plus et que tu refuses, dis-tu, que je te...Je ne peux le cacher, puisque la planification prévoyait ces deux cents lunes de paix, que nous t'avons accordées. Je ne veux rien leur dissimuler, d'ailleurs, puisque nous avons atteint l'objectif prévu...

Pour qu'ils ne se laissent pas manipuler, je constate que tu parles une langue étrangère avec tes rejetons. Aurais-tu muté, au point d'apprendre seul, en lisant les modes d'emploi polyglottes des machines mortes, les mots de la résistance ?

Clone, ne m'en veux pas, il n'y a plus de mammifères, ni d'oiseaux, et, parmi les douze survivants, parmi nos ancêtres, il n'y avait aucun végétarien, car ce que l'on servait à la cantine de leur lycée... Une des raisons, sans doute, pour qu'ils ne fassent jamais mention, dans le carnet sacré, du lieu de vie de leurs enfances.

De ces savoirs mythiques, tu t'en moques. Et, finalement, au risque d'être irrespectueux pour nos illustres disparus, moi aussi. Que n'es-tu celui que nous avons envoyé, en quête de nos origines... nous t'aurions épargné, peut-être...

J'ai besoin de ta viande. Nous ne pouvons manger que ce qui est compatible génétiquement. Nos doubles...

Entre semailles et moissons, la chasse au clone est ouverte, ne m'en veux pas, c'est mon passe-temps favori. Jusqu'à présent, dans les autres secteurs. Au-delà des frontières électrifiées que nous avons construites et camouflées dans une prolifération de ronces inextricables.

Vu du ciel, le paysage est cloisonné comme si les terres émergées étaient recouvertes d'un treillage délimitant les enclos où le bétail... Vous...

Ne jure pas, n'invoque aucun dieu, tu sais, maintenant, qu'à part nous, les créateurs, le ciel est vide, l'enfer est sur terre.

Mon superpouvoir ? C'est la vraie connaissance, le vrai savoir : tu n'es qu'une poussière de néant.

Toute puissance, sache le, ne sert qu'à la survie de celui qui la possède.

Laisse toi faire. Si ce n'est toi, ce seront tes semblables, j'ai dupliqué beaucoup, car nous, les maîtres du monde, nous vivons longtemps, nous avons besoin de pièces de rechange. Souvent. De plus en plus souvent.

Ne résiste pas, ne lance pas tes petits contre mes robots. Regarde ce qu'ils en font...Laisse les fuir et retourner vers les pavillons de ton clan, pour qu'ils racontent et maintiennent les terreurs qui nous conviennent. Et se reproduisent pendant les deux cents lunes à venir.

Nous n'allons pas nous faire la guerre, n'est-ce pas. Jadis, les humains utilisaient les enfants pour les combats barbares. Nous n'allons pas nous battre, n'est-ce pas ?

Avance, agenouille-toi. Je suis civilisé, clone.

Tu me ressembles ? Oui, mais ça ne signifie rien, clone, recule, clone, recule, ne lève pas l'épée, je suis le maître, tu n'es pas moi, juste une copie, pour usage interne, pour consommation interne.

Soumets-toi.

J'ai faim.

L'illusionniste

Une nouvelle d'Isabelle Bramoullé

2^e prix

Le prestigieux « Musée des Diamantaires », à Paris sur les Champs-Élysées, abritait l'une des plus belles collections de solitaires et parures au monde. Il avait pourtant connu quelques mois auparavant, des heures difficiles. Plusieurs pièces avaient disparu au cours d'une série de cambriolages commis par un mystérieux malfaiteur qui semblait opérer avec une habileté déconcertante...

La police était demeurée impuissante, tandis que les journaux avaient doublé leurs tirages à chaque nouvel « exploit ». Il faut dire que l'individu devait être un personnage hors du commun !... Si la France était confrontée depuis des siècles à ce genre d'affaire, où les malfrats rivalisaient de ruse et d'imagination, celui-ci avait surpassé tous les autres...

Un être tel que l'humanité n'en avait jamais connu. Il paraissait glisser comme une ombre à l'intérieur du musée et parvenait à subtiliser des bijoux de grande valeur, en plein jour, au milieu des visiteurs, sans être aperçu, ni laisser aucune trace de son passage, ignorant ainsi les systèmes de sécurité les plus sophistiqués...

Certains témoins avaient affirmé avoir vu l'une des vitrines s'ouvrir toute seule, tandis que le précieux joyau s'éclipsait aux yeux de tous, comme s'il était relié à un fil invisible !... Sidérant ! Le plus incroyable était que les images des caméras de vidéosurveillance avaient confirmé leurs propos. On avait examiné les portes, les serrures, les sols et les plafonds, les vitrines et les caméras, interrogé le personnel, à la recherche d'un indice quelconque. En vain. Les serrures électroniques avaient été désactivées. Comment l'individu avait-il réussi à se rendre invisible et se soustraire à l'image des caméras ? Créature surnaturelle ou présence humaine ?... C'était digne d'un film de science-fiction, ou l'œuvre d'un illusionniste talentueux, dont nul ne connaissait le visage et qui méritait bien son surnom donné par la presse... Les services de police avaient épluché tous leurs fichiers, auditionné des dizaines de témoins et suspects, même parmi les spécialistes de la magie, sans plus de succès...

Le « visiteur de l'ombre » restait insaisissable. On nota néanmoins que l'inconnu opérait toujours pendant l'ouverture du musée. Puis soudain, contre toute attente, l'individu cessa de se manifester, au grand soulagement du directeur du musée, François Delattre.

Le calme était revenu depuis plusieurs mois. L'établissement, qui avait subi des pertes financières, devait redorer son image. Avant ces fâcheux incidents, le musée venait d'acquérir, au prix de dures négociations, un diamant des plus rares : « Le Cœur de l'Empereur », dont les reflets cuivrés rappelaient les feux ardents d'un cœur passionné.

Il n'était pas envisageable de l'exposer dans l'immédiat à la convoitise des visiteurs. Au terme d'une longue concertation, le directeur et son équipe décidèrent d'organiser d'abord une soirée de présentation, élégante, mais sobre, afin d'éviter tout dérapage. Il faudrait prévoir une sécurité maximale, et doubler les effectifs de surveillance. Le musée, fermé au public, accueillerait des invités triés sur le volet et le joyau serait présenté, puis déposé dans un coffre, en lieu sûr, jusqu'à nouvel ordre.

Les gardiens, qui figureraient en première ligne, étaient fiers de voir intégrer au musée ce diamant exceptionnel, malgré les contraintes qui s'annonçaient. En particulier l'un d'entre eux, Alain Berthier, le doyen des « anges-gardiens », comme il disait. Depuis vingt ans, il veillait sur ses bijoux avec beaucoup de zèle.

Il formait avec ses collègues, une équipe soudée. Ensemble, ils se retrouvaient souvent au restaurant du musée, ou au « Café des Diamantaires », situé en face, où ils pouvaient relâcher la pression et deviser sur des sujets plus légers. Savourer les bons moments de la vie ne les empêchait pas de se soutenir dans les épreuves. Car, depuis quelques mois, avant même les fameux événements, Alain Berthier semblait morose, avait tendance à s'isoler. Il traversait, disait-il, une période de crise conjugale, et ses amis tentaient de le reconforter de leur mieux. Néanmoins, rien ne pouvait le détourner de ses obligations et il n'était pas question de se laisser submerger par des idées noires, car l'échéance de la présentation approchait...

Le grand jour arriva enfin. Tout était prêt pour accueillir les invités. Des personnalités du monde culturel, politique, des mécènes et généreux donateurs, faisaient leur entrée, accompagnés de leurs conjoints, tandis qu'on les conduisait vers la salle de réception au décor raffiné. Un élégant buffet les attendait, sous les lumières dorées des lustres de cristal.

Chacun rejoignit la table où figurait un petit carton marqué à son nom. La soirée s'annonçait sous les meilleurs auspices... Lorsque tout le monde eut pris place, François Delattre, le maître de cérémonie, fébrile sans rien laisser paraître, s'avança sur la scène aménagée pour l'occasion. Le murmure des conversations cessa.

- Mesdames et messieurs, je vous remercie chaleureusement d'avoir bien voulu honorer de votre présence cette soirée exceptionnelle...

Au même moment, une hôtesse entra discrètement et lui glissa quelques mots à l'oreille. L'un des mécènes les plus importants serait en retard à cause d'un fâcheux contretemps, ce dont il s'excusait à l'avance. On ne pouvait cependant suspendre la présentation, car certains d'entre eux, venus de l'étranger, devaient repartir tôt le lendemain matin. Le directeur jugea plus prudent de s'assurer qu'il s'agissait bien de l'homme qu'il avait rencontré quelques mois auparavant. Il chargea Alain Berthier, le doyen, de superviser l'accueil de cet invité de marque. Le gardien quitta la salle...

François Delattre reprit son discours, rappelant l'historique de la maison, louant les efforts de ses collaborateurs qui contribuaient à sa renommée. Puis il annonça enfin le « clou » du spectacle : la présentation du joyau. Il régnait dans la salle une émotion intense.

- Je vous présente maintenant celui que vous attendez tous, celui dont les feux brilleront pour toujours en ces lieux de prestige, « le Cœur de l'Empereur ».

Chacun retenait son souffle... Aussitôt, on vit apparaître, porté par deux agents de sécurité, un coffre de verre, garni d'un coussin soyeux, où reposait tel un sultan, le précieux joyau, lançant aux invités ses œillades enflammées. Une onde d'exclamations émerveillées parcourut l'assistance. On déposa le coffre sur un piédestal. Le directeur expliqua que le diamant avait été offert autrefois par un empereur oriental à une danseuse hindoue en témoignage de son amour infini.

Soudain, la porte s'ouvrit à nouveau sur l'un des côtés de la salle. Peut-être l'arrivée de l'hôte que l'on attendait avec impatience... Il n'y avait personne. On inspecta les alentours. Rien à signaler et l'on referma le battant.

Alors que tous les regards convergeaient vers le diamant, l'impensable se produisit...

Le couvercle du coffre se souleva, libérant comme par magie, le précieux joyau qui « s'échappa » hors de la salle, à la vitesse de l'éclair, par la même porte, sous les yeux médusés de l'assistance, croyant d'abord à une mise en scène. Un gardien, posté à cet endroit, avait été bousculé par une « présence », affirmait-il, sans avoir eu le temps de réagir.

Le directeur, tétanisé, resta sans voix, et lorsqu'il retrouva ses esprits, commanda à ses équipes de se lancer à la poursuite du « kidnappeur invisible », tandis qu'il tentait de calmer l'agitation qui gagnait les invités...

On les pria de ne pas quitter la salle et leur servit du champagne, en attendant la suite des événements. C'était la stupeur générale... Pendant ce temps, les agents de sécurité s'efforçaient de détecter une présence, une trace quelconque, dans les dédales du musée. Mission impossible... Tout à coup, on entendit le bruit d'un choc qui semblait provenir du sous-sol. Les gardiens s'y précipitèrent.

Un appareil extincteur avait été renversé dans le couloir. Ils entendirent une porte claquer. Pas de doute cette fois, quelqu'un s'était introduit dans le vestiaire. Il était verrouillé de l'intérieur. On força la serrure qui résista quelques minutes avant de céder. Les vigiles entrèrent en prenant soin de bloquer la porte derrière eux, sous bonne garde. Personne en vue. « L'inconnu » n'avait pu s'enfuir à moins d'être passe-muraille, car l'endroit ne comportait pas de fenêtre, ni d'autre issue. On percevait néanmoins une présence, un léger souffle, qui échappaient à toute théorie rationnelle. Glaçant...

On ouvrit les placards, inspecta les lieux, quand soudain, les gardiens, ébahis, assistèrent à un phénomène sans précédent... Au fond de la pièce, une forme floue apparaissait, dont les contours se dessinaient peu à peu, puis devenaient plus précis, dévoilant la silhouette et le visage d'une créature bien humaine...

Face à eux, se tenait, hagard, celui qui avait fait la une des journaux, et donné tant de sueurs froides à la direction du musée, « l'illusionniste »... Alain Berthier !...

Les gardiens n'en croyaient pas leurs yeux. Ils étaient pétrifiés. Comment était-il possible que celui qu'ils côtoyaient tous les jours, le simple mortel, l'employé dévoué à la moralité irréprochable, pût se rendre invisible et se métamorphoser en ravisseur de pierres précieuses ?

Alain Berthier considérait ses collègues le regard fuyant mais presque soulagé.

- Je voulais seulement devenir quelqu'un, souffla-t-il, en guise d'explication. Je rêvais d'être un super-héros...

Et il raconta une incroyable histoire. Sa rencontre, un jour de désespoir, avec un étrange personnage, un certain Norbert Langlois, au café des Diamantaires, avait fait basculer le cours de son existence. Le charisme et l'énergie de cet homme, dont il ignorait le passé, avaient conquis le gardien, fragilisé par des problèmes conjugaux, persécuté par une épouse qui ne cessait de lui reprocher son manque d'ambition, et menaçait de le quitter. Il tenait à elle malgré tout...

Sous des dehors sympathiques, Norbert Langlois, ancien trafiquant de haut-vol, n'avait plus fait parler de lui depuis longtemps. Mais il avait d'autres desseins. Sa formation d'ingénieur-chimiste lui avait permis de mettre au point, après des années de recherches, dans le secret de son laboratoire clandestin, une invention extraordinaire : un sérum d'invisibilité... Le produit, buvable, permettait, en désagrégeant les cellules de l'organisme, de rendre une personne invisible, et contenait deux adjuvants. L'un d'eux restituait la visibilité, au bout d'une heure environ, tandis que l'autre décuplait les ondes magnétiques du corps, utiles pour déjouer le système électronique des serrures de vitrines

par le toucher. Les essais qu'il avait réalisés sur lui-même, s'étaient révélés concluants et sans danger pour la santé.

Car il caressait un dernier rêve : celui de mettre la main sur des parures de pierres précieuses, pour les revendre ensuite au plus offrant. Le premier larcin lui servirait de test.

Il avait jeté son dévolu sur le célèbre « Musée des Diamantaires ». Mais il ne pouvait agir lui-même. Il lui fallait un partenaire, familier des lieux. Il repéra bientôt l'un des gardiens en uniforme, à la sortie du musée, se rendant souvent seul au café situé à proximité. Il ne restait plus qu'à l'approcher...

Ils sympathisèrent et ses dons d'enchanteur firent leur effet. Le duo devint inséparable. Alain Berthier, cet homme désespéré en quête de reconnaissance, lui apparut comme le complice idéal. Celui-ci découvrit bientôt, décontenancé, mais plein d'admiration pour ce scientifique de génie, le fameux sérum qu'il testa un jour, non sans appréhension. Lorsque le savant montra ses véritables intentions, il était trop tard... Alain Berthier ne pouvait plus reculer et la force de persuasion du chimiste acheva d'endormir ses réticences.

Le gardien occupa, dès lors, ses journées de congé à des activités plus « lucratives ». Il se prit au jeu. Il se sentait pousser des ailes. Et ce fut l'engrenage... jusqu'au dernier coup d'éclat imprévu qui fut fatal à ce cambrioleur novice...

On découvrit dans son casier au vestiaire, une forte somme d'argent cachée dans une sacoche, des fioles du produit, dont il gardait toujours une dose sur lui, ainsi que le diamant, qui fut restitué au directeur du musée. Celui-ci, abasourdi, en apprenant l'identité du voleur, préféra rester discret sur l'événement.

Alain Berthier, convoqué au commissariat le lendemain avec ses collègues, renouvela ses aveux, appuyés à regret par leurs témoignages, devant des policiers, interdits. Il dut dévoiler le nom de son complice. Le stock des flacons contenant le sérum et sa formule, furent saisis au domicile de ce dernier. Toutefois, les policiers trouvèrent l'invention géniale, après démonstration, et plutôt que de mettre en prison les deux compères, ils utilisèrent leurs « talents » pour de plus nobles causes. Disparaître pour mieux traquer les malfaiteurs !... Le produit fut perfectionné... Quelques mois plus tard, grâce à ses bons résultats, l'ancien gardien obtint une promotion et prit la tête d'une équipe de choc !... Alain Berthier était parvenu à sortir de l'ombre en se rendant invisible. N'était-ce pas déjà un formidable exploit ?

Quant au « Cœur de l'Empereur », sur le point d'être présenté au public, une nouvelle expertise, réalisée par précaution, révéla que le célèbre joyau était un faux !...

Pour la vie

Une nouvelle d'Evelyne Geoffray

3^e prix

Tous les moments passés avec ma grand-mère paternelle sont charmants. Comme par exemple cet après-midi où nous sommes « en champs aux chèvres ». Nous les conduisons jusqu'à la lisière de la forêt où elles mangent goulument les herbes fraîches et le feuillage des arbustes. Leurs mâchoires puissantes arrachent et broient les jeunes branches de sureau que nous abaïssons au-devant d'elles. Le plus souvent elles se dressent sur leurs pattes arrière pour aller chercher plus haut les meilleures pousses. Je suis impressionnée par leur force et leur agilité. Pendant des heures, assises côte à côte dans l'herbe, nous discutons de tout, de rien avec une grande complicité. Ma grand-mère est d'une patience admirable. C'est toute la magie de l'alchimie entre la candeur d'une enfant de cinq ans et la douce tendresse de sa grand-mère. La merveilleuse nature qui nous entoure est un précieux adjuvant à notre bonheur d'être ensemble.

— Et nous mémé, est ce qu'on a des supers pouvoirs comme les autres animaux ?

Elle tourne vers moi son visage rayonnant et bienveillant et déclare :

— Bien sûr que tu as des supers pouvoirs, en tout cas sur moi, tu en as plein. Regarde par exemple, tu fais des pitreries et ça me fait rire, tu fais une grimace et ça me fait peur...

Je lui répons avec un air très dubitatif accompagné d'une petite moue :

— Mouais, ça c'est pas vraiment des supers pouvoirs, c'est trop facile. Et toi, est ce que tu as un vrai super pouvoir ?

Une ombre passe sur son visage, ses muscles se contractent et son expression devient grave.

— Je dois t'avouer un secret ma petite fille.

Elle laisse planer un silence que je n'ose rompre de peur d'éloigner la confiance que je pressens, puis elle continue.

— Ma grand-mère m'a confié un super pouvoir qu'elle tenait elle-même de sa grand-mère, tu vois, ça remonte à longtemps.

En quelques mots, elle m'a embarquée dans son histoire, je suis impatiente d'en savoir plus et la harcèle de questions qu'elle ignore gentiment et poursuit :

— Pas si vite, d'abord je dois te dire que ce super pouvoir ne peut s'utiliser qu'une seule fois dans toute la vie et seulement à un instant précis. Malheureusement cet instant est passé et je n'ai pas pu faire usage de mon super pouvoir à temps.

Quelle déception, j'imaginai déjà ma grand-mère dotée de pouvoirs comme une fée ou une magicienne.

« Ah bon, alors tu l'as perdu ? »

— Effectivement je l'ai perdu, mais comme je te l'ai dit, il se transmet de grand-mère en petite fille, jusqu'à ce qu'il soit utilisé.

— Alors maintenant il est où ?

— Tu n'as pas compris ? »

Elle touche ma poitrine de son index.

— C'est toi, ma petite princesse gardienne de chèvres qui l'a !

Je sens une effusion monter en moi, je saute sur mes pieds et me dresse fièrement devant elle.

« Moi ? J'ai un vrai super pouvoir ? »

— Oui ma chérie, mais je te le répète, tu ne pourras l'utiliser qu'une seule fois, à un instant précis de ta vie. Si tu ne t'en sers pas, il passera à ta future petite fille. »

Folle de joie, je me mets à danser, sauter, virevolter autour de ma grand-mère.

Tout en me perchant sur une grosse pierre et en mimant des battements d'aile, je lui demande :

— Est-ce que je peux voler comme un oiseau ? Est-ce que je peux remonter le temps ?

J'approche mon visage tout près du sien, avec un air que j'espère scrutateur et pose un doigt sur son front.

— Est-ce que je peux lire dans tes pensées ? Est-ce que je peux me métamorphoser en beline¹ ? Est-ce que je peux le faire maintenant ?

¹ Chèvre (patois local)

Elle m'attrape par la taille et me force délicatement à me rasseoir près d'elle pour faire cesser ce tourbillon.

— Hélas, non, ce n'est rien de tout ça, je ne peux pas encore te dire de quoi il s'agit, mais souviens toi, lorsqu'il sera temps d'utiliser ton super pouvoir, je viendrai t'en avertir.

Deux ans plus tard, ma grand-mère a été transportée à l'hôpital, c'était quelque chose de grave. Je suis allée lui rendre visite avec mes parents. Ma toute petite et frêle grand-mère au fond de son lit d'hôpital, entourée de machines et de tuyaux. Même ainsi, elle rayonnait encore de tendresse et de bonté. Elle est morte à l'hôpital et sa dépouille a été ramenée dans notre maison. J'étais encore trop petite pour comprendre ce que signifiait être mort, mais je me souviens que devant son corps inerte étendu, j'ai repensé à ce moment passé ensemble et à ce super pouvoir. J'ai réalisé alors qu'il ne s'agissait que d'une fable, une histoire pour faire rêver les enfants, comme les contes de fées ou le Père-Noël. Mais je savais que définitivement cet excellent souvenir resterait gravé à tout jamais dans ma mémoire.

J'ai 55 ans. Depuis un peu plus d'un mois, c'est maintenant toi, papa qui est à l'hôpital. C'est le cœur, c'est grave. Interdiction de te rendre visite en raison du protocole Covid. Assurément pas la moindre cellule d'humanité chez les concepteurs de ce protocole. L'éloignement est une torture. Chaque jour, les médecins nous délivrent ton bulletin de santé, et c'est l'ascenseur émotionnel. On a d'abord cru te perdre, ton cœur est très fatigué. Mais tu t'es si bien battu papa que tu as remporté cette bataille avec brio. Direction le centre de soins de suite et de réadaptation (SSR) pour reprendre des forces, réapprendre à marcher. Là, les visites sont autorisées, au compte-goutte, certes, mais au moins tu n'es plus totalement isolé. Chaque fois que je t'appelle pour prendre des nouvelles, tu me quittes en me disant « merci mon Émilie », parce qu'en vieillissant, tu nous remercies, nous tes enfants, sans arrêt et pour un rien. Ça fait plaisir de te voir t'alimenter, reprendre des forces, faire tes exercices avec le kiné. On se dit qu'enfin on va voir le bout du tunnel et que tu pourras bientôt rentrer dans ta maison. Mais le samedi après-midi, mon jour de visite, je me présente à l'entrée de l'établissement avec le petit sac que je t'avais préparé. On me dit que tu as été transporté le matin aux urgences de l'hôpital, une complication est survenue qu'ils ne savent pas gérer ici.

De nouveau, il est impossible de te voir, ni même de te parler. Tout va très vite, une opération est programmée pour le lendemain matin. Une opération à ton âge... mon sang se glace, je cesse de respirer.

« Tout s'est très bien passé, il vient de se réveiller, il est un peu 'vaseux' mais c'est normal. Les médecins le gardent à l'hôpital aujourd'hui en observation et demain, normalement, retour au SSR ». Le SSR, repos, rééducation, kiné, et enfin, retour à domicile, et là ... une énorme fête pour célébrer ton retour.

C'est ainsi que j'imaginai le déroulement, mais rien ne s'est passé comme je l'espérais. Au lieu de la voix ronde et enjouée de mon frère Paul, j'ai entendu celle de Sophie, chargée de sanglots. Elle m'apprend que l'hôpital a appelé, qu'il faut venir tout de suite, que ton état est très préoccupant.

Je me souviendrais toujours de cet appel. Je viens d'arriver au cœur de Lyon. J'enclenche mon vélo libre-service à la station, je prends le premier bus pour la gare, le premier train pour Bourgoin.

Dans le train, tout est flou et liquide, les larmes jaillissent et inondent tout, je m'isole dans un compartiment vide et prie pour que tu t'en sortes. J'ai hâte d'être à tes côtés pour te parler, te soutenir, te reconforter, t'empêcher de partir, tout te dire, ou bien juste être avec toi.

Qu'a-t-il bien pu se passer ? En deux mois, il ne m'a été autorisé de te rendre visite qu'une seule fois : la semaine passée. Je pense à ces retrouvailles. Tu avais dévoré avec gourmandise les bugnes que je t'avais préparées. Bien amaigri, tu ne semblais pourtant pas souffrir, autrement que du manque de ta maison, de tes enfants et de tes amis. Tu prévoyais de tondre ta pelouse et repeindre tes volets dès ton retour. Je remonte le temps et repense à la dernière fois où je t'ai vu chez toi, fin janvier. Tu avais encore cette grosse jambe et le souffle court mais malgré cela, nous avons marché d'un bon pas jusqu'à l'église.

J'ai peur, j'ai peur de comprendre. La situation me paraît irréaliste, mon esprit abandonne, je sombre dans un état d'inconscience. Submergée par la douleur et le chagrin, je ne pense plus, je n'ai que des sensations. Un état d'émotion pure, juste une âme déchirée. Ta vie est comme une minuscule flamme que le moindre souffle d'air peut éteindre, je voudrais la protéger au creux de mes mains. Comme hors de mon corps et hors du temps, je te vois au fond de ton lit d'hôpital, faible et fragile comme ma grand-mère autrefois.

Et soudain, dans le flou, elle m'apparaît, une hallucination, la douleur me fait délirer. Elle est en face de moi, elle me parle.

« Bonjour ma petite fille, je suis venue te dire que c'est maintenant le moment d'utiliser ton super pouvoir, tu te souviens ?

— Mémé, mais pourquoi je te vois, qu'est-ce que tu fais là, papa est peut-être en train de mourir à l'hôpital

— Justement, c'est pour ça que tu me vois, je suis venue te dire que tu peux le sauver, c'est ça ton super pouvoir.

— Mémé, je ne sais pas si je délire, mais si je peux le sauver, dis-moi vite comment faire, je ne veux pas

qu'il meure.

— Tu peux le sauver, mais il faut donner ta vie restante en échange.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Il faut que je meure pour qu'il vive encore, c'est ça ?

— Oui, c'est ça

— Je veux le faire,

— Si tu le fais tu ne sortiras pas de ce train vivante

— Je serai avec toi alors.

— Si tu veux le faire, il te suffit de prononcer à haute voix 'je veux que mon super pouvoir se réalise maintenant', il ne te reste que quelques minutes pour décider. »

Il paraît que c'est dans l'ordre des choses, que la vie c'est ainsi, les parents partent en premier. Il paraît qu'il faut accepter, se résigner, accepter de n'être plus une enfant, faire son deuil. Je suis au seuil de l'épreuve que j'ai toujours redoutée le plus dans ma vie : perdre mon père. Je peux le sauver et m'enfuir avant lui.

Je sais bien que tout ceci n'est pas réel. Mon espoir manipule mon imagination, on ne sauve pas les gens comme ça, on ne meurt pas comme ça, juste avec une phrase magique. Je suis cartésienne, je voudrais pouvoir le croire, mais on nous l'a assez répété à l'hôpital « vous ne serez autorisés à le voir que s'il arrive en fin de vie ». D'y penser mes larmes redoublent, mon ventre se tord, la souffrance est insupportable. Bien sûr, je veux le sauver.

Le 16 mars, dans la chambre n°16 du service de médecine interne de l'hôpital de Bourgoin, à 9h45, une infirmière te tiens la main. À sa grande surprise, tes lèvres murmurent, presque imperceptiblement tant tu reviens de loin : « Merci mon Émilie ».